

André ALLARD L'OLIVIER

"Ils t'interrogeront sur le Possesseur des Deux Cornes... :  
En vérité, Nous établimes solidement sa puissance sur la Terre, et Nous lui donnâmes le moyen de réussir en tout."

CORAN, Sourate de la Caverne

"Voici qu'il y aura encore trois rois en Perse. Le quatrième possèdera plus de richesses que tous les autres ; et lorsqu'il sera puissant par ses richesses, il soulèvera tout contre le royaume de Javan. Et il s'élèvera un roi vaillant, qui dominera avec une grande puissance et fera ce qu'il voudra. Mais lorsqu'il se sera élevé, son royaume se brisera et sera divisé aux quatre vents du ciel..."

DANIEL, XI, 2 à 4

A L E X A N D R E - L E - G R A N D

Trois actes

Pour mon fils aîné

P E R S O N N A G E S

On indique l'âge que chaque personnage a lorsqu'il apparaît pour la première fois sur scène. Seuls Alexandre, Perdiccas et Mago jouent un rôle dans chacun des trois actes qui se déroulent entre 328 et 323 avant Jésus-Christ.

ALEXANDRE, roi de Macédoine, 28 ans

HEPHESTION<sup>(1)</sup>, ami intime d'Alexandre, et du même âge que lui

PERDICCAS )  
EUMENE<sup>(2)</sup> ) Compagnons d'Alexandre, de quelques années  
PTOLEMEE<sup>(2)</sup> ) plus âgés que lui, sauf Perdiccas qui porte  
GRATERE<sup>(3)</sup> ) ses quarante-cinq ans

ANAXARQUE<sup>(4)</sup>, philosophe, ami d'Alexandre, 35 ans

CALLISTHENE<sup>(1)</sup>, historiographe d'Alexandre, neveu d'Aristote,  
35 ans

MAGO, simple d'esprit, toléré dans l'entourage d'Alexandre

JOLLAS<sup>(5)</sup>, page, fils du régent Antipater, 20 ans

HERAKLION<sup>(3)</sup>, sage gréco-indien, 50 ans

DINOCRATE<sup>(6)</sup>, grand architecte d'Alexandre, 35 ans

NEARQUE<sup>(6)</sup>, commandant suprême de la flotte, deux ou trois ans  
de plus qu'Alexandre

VALERIUS<sup>(6)</sup>, ambassadeur de Rome, 60 ans

CASSANDRE<sup>(6)</sup>, autre fils d'Antipater, quinze ans de plus qu'Alexandre

PREMIER GENERAL<sup>(3)</sup>

DEUXIEME GENERAL<sup>(3)</sup>

TROISIEME GENERAL<sup>(3)</sup>

QUATRIEME GENERAL<sup>(3)</sup>

OFFICIERS, SOLDATS

- (1) Au premier acte.  
(2) Aux premier et troisième actes.  
(3) Au deuxième acte.  
(4) Aux premier et deuxième actes.  
(5) Aux deuxième et troisième actes.  
(6) Au troisième acte.

A C T E     P R E M I E R

Samarcande, septembre 328

La tente royale, qui présente un aspect composite de simplicité et de luxe exotique. Sièges bas, tapis, coussins, armes, flambeaux. A droite, une tapisserie qu'il faut écarter du bras pour pénétrer dans la tente ou en sortir. Une autre tapisserie, à gauche, sépare la tente d'une annexe avec laquelle elle communique directement. Sur une table basse, des manuscrits enroulés dans leurs étuis ou déployés, des plats couverts de fruits, des coupes, des flacons.

S C E N E I

ANAXARQUE, PERDICCAS, EUMENE,  
PTOLEMEE, puis HEPHESTION

Au lever du rideau, Anaxarque, posté près de la tapisserie de gauche, écoute avec attention. Les autres le regardent.

PERDICCAS (à mi-voix) : Eh bien ?

ANAXARQUE (à mi-voix) : On bouge... On soupire... Quelqu'un approche...

PTOLEMEE : Lui ?

ANAXARQUE : Chut ! On vient.

Il s'éloigne vivement. La tapisserie est écartée. Héphestion, les traits défaits d'un homme recru de fatigue, apparaît et, dans le silence, gagne le centre de la tente.

EUMENE : Eh bien ? Le roi ?

PERDICCAS : Réponds !

PTOLEMEE : Réponds, Héphestion, ne nous tiens pas en suspens !  
Vois l'inquiétude dans laquelle nous sommes !

HEPHESTION (il parle d'abord avec peine ; ensuite, petit à petit, il s'anime) : Je vous annonce cette bonne nouvelle : Alexandre se porte bien. Il dort. Comme un enfant. Il dort enfin du sommeil d'un tout petit enfant, son bras, comme cela, replié sur son visage... Oui, il dort, il dort depuis ce matin.

EUMENE : Depuis ce matin !

HEPHESTION : Depuis ce matin, jusqu'à cet instant, je suis resté près de lui, veillant sur son sommeil.

PTOLEMEE : Sais-tu que nous avons cru...

HEPHESTION : Qu'il était mort ?

PTOLEMEE : Oui.

PERDICCAS : Rien que le silence, depuis ce matin, et nous ne nous expliquions pas ce silence. Et aucun d'entre nous n'osait taper ! Tu aurais pu songer à nous, qui attendions, tu le savais, et te montrer un peu plus tôt pour nous rassurer !

HEPHESTION : Je te dis que je veillais sur son sommeil ! Je ne pouvais le quitter.

ANAXARQUE : Cependant, Alexandre dort toujours, et te voici.

HEPHESTION (brutalement) : C'est que j'ai faim, moi ! (Il pique un fruit et mange.) Et soif ! (Il se verse une rasade et boit.)

ANAXARQUE : Il a fallu ce motif futile pour que tu montres ton nez ! (Aux autres.) Héphestion est capable de supporter indéfiniment l'ardeur du soleil d'Egypte aussi bien que la morsure des neiges du Caucase, mais à la condition de pouvoir boire et manger tout son saoul. N'est-ce pas vrai ?

HEPHESTION (la bouche pleine) : C'est vrai.

ANAXARQUE : Je ne suis pas devin comme Aristandre qui prétend lire dans les étoiles, mais j'ose prophétiser, mon cher Héphestion, qu'un de ces quatre matins tu crèveras d'un poulet de trop qui te sera resté dans la gorge.

Rires.

HEPHESTION : Chut ! Plus bas !

PERDICCAS : N'écoute pas ce détestable philosophe, Héphestion, et mange tant qu'il te plaira.

EUMENE : Oui, mais informe-nous, tout en mangeant. Qu'a donc dit Alexandre, et qu'a-t-il fait avant de trouver le sommeil ?

HEPHESTION : Est-il possible qu'hier vous n'ayez rien entendu ?

EUMENE (piteusement) : Nous dormions. Nous ne nous trouvons réunis ici que depuis ce matin, ce qui est, d'ailleurs, conforme aux ordres que tu avais donnés. De toute manière, aucun de nous n'a vu le roi depuis le festin.

ANAXARQUE : Dis plutôt : depuis cette ignoble beuverie. Vous étiez tous très ivres, mes seigneurs, et vous n'étiez pas beaux à voir.

PTOLEMEE : Tais-toi, Anaxarque, laisse parler Héphestion.

ANAXARQUE : Moi, je ne bois pas. Je suis un homme libre, moi.

Il va paisiblement s'asseoir dans un coin de la tente.

EUMENE : Reconnaissons avec humilité que nous étions tous ivres, ce matin-là.

PTOLEMEE : C'était une aube sinistre. J'avais les oreilles toutes retentissantes de clameurs. Nous nous étions bousculés pour sortir... Alexandre a raison : les Macédoniens sont des barbares.

PERDICCAS : Je crois me souvenir qu'Alexandre était à la sortie de la tente... et qu'il m'a empoigné par la tunique pour voir, à la lueur d'un flambeau, qui j'étais...

EUMENE : Il a fait de même avec moi... La confusion était extrême, j'avais hâte d'aller...

ANAXARQUE : Cuver ton vin.

EUMENE : Comme tu dis.

HEPHESTION : J'avais bu aussi, mais modérément...

ANAXARQUE : Oh ! Oh !

HEPHESTION (à Anaxarque) : Tu parais être le seul à ignorer que j'évite l'ivresse quand Alexandre s'y abandonne.

PTOLEMEE : C'est exact.

HEPHESTION : C'est pourquoi je garde le clair souvenir de ce qui s'est passé lorsque vous vous êtes retrouvés dehors, titubant dans le petit jour, à la recherche de vos tentes !

PTOLEMEE : Alors, parle.

Héphestion hésite, fait quelques pas, revient vers le groupe des Compagnons.

HEPHESTION : L'épouvantable chose s'est accomplie en un instant. Aussitôt, une douleur infinie s'est abattue sur Alexandre et cette douleur a retenti au plus profond de moi. J'ai pris le roi dans mes bras, et mes bras ont été couverts de ce sang chaud et poisseux dont lui-même était inondé... (Il se détourne, comme s'il renonçait à en dire plus.)

PERDICCAS : Allons, continue...

HEPHESTION : Alexandre a reçu ce don de pleurer que seuls possèdent pleinement les hommes doués des plus hautes vertus viriles ; mais tout d'abord, il n'a pas pleuré. Il gémissait doucement, comme ceci : Ha... ha... ha... Je pensais que lui-même était mortellement blessé.

PTOLEMEE : Ensuite ?

HEPHESTION : Ensuite ? Je... J'ai fait interdire à quiconque, pour vingt-quatre heures, l'approche de la tente royale à moins de cinquante pas.

PERDICCAS : La mesure était insuffisante. Il paraît que tout le monde a entendu les hurlements qui sortaient de cette tente, tout le monde, sauf nous qui dormions !

EUMENE : Hier soir, le camp était plein de rumeurs... Pas un trou-pier qui ne contât l'affaire à sa façon ! Et l'absence du roi, donnant à penser qu'il était au plus mal, a causé quelque trouble.

HEPHESTION : Le calme est à présent revenu, je suppose ?

PERDICCAS : Oui, nous avons rétabli l'ordre. Mais il serait bon que le roi se montre.

HEPHESTION : Il le fera.

PTOLEMEE : Achève ton récit, Héphestion.

HEPHESTION : J'ai conduit le roi à son lit. Là, il s'est mis à hurler comme un dément. J'ai dû l'empoigner et lutter pour lui arracher le couteau avec lequel il se tailladait les cheveux. J'ai cru un instant, oui, j'ai cru qu'il allait en venir à attenter à ses jours. Il répétait sans arrêt : Honte ! O honte ! Honte ! Honte !

ANAXARQUE : L'orgueil blessé gémissait en lui.

HEPHESTION : Peut-être, mais l'orgueil ne suffit pas à tout expliquer. Toute la matinée, il a hurlé son désespoir. Vers midi, il s'est calmé enfin, et je suis sorti pour ordonner à des pages d'apporter des nourritures. Il n'y a pas seulement touché. Assis sur sa couche, il regardait dans le vide, droit devant lui, passant de temps à autre sa main sur son visage. Vers le soir - hier soir - il m'a reconnu, et il a dit : "Héphestion, comment, désormais, me présenterai-je aux autres hommes ?"

Et puis, un torrent de larmes a jailli de lui. Il a pleuré longtemps, oh longtemps ! Moi aussi je pleurais. Je le tenais dans mes bras, je lui parlais de sa gloire, de la vénération que les peuples lui portent, de l'amour vrai et profond que lui a voué Barsine. Je lui ai demandé : "Veux-tu que Barsine vienne partager ton chagrin ?" Mais il a dit : "Personne ! Personne ! Rien que toi, Héphestion, rien que toi !" Et toute la nuit s'est ainsi passée, lui, tremblant, contre mon épaule, et moi, silencieux, m'efforçant, par ma seule présence, de lui redonner la paix. (Un silence. Puis :) J'ai hésité à vous rapporter le détail de ces choses ; mais je ne crois pas, l'ayant fait, avoir desservi le roi.

Callisthène pénètre dans la tente par la droite.

S C E N E I I

ANAXARQUE, PERDICCAS, EUMENE  
PTOLEMEE, HEPHESTION, CALLISTHENE

CALLISTHENE : Je vous salue. J'ai appris ce matin l'affaire qui nous endeuille. Où est le roi ? Que fait-il ? Est-il blessé ?

HEPHESTION : Non. Il se porte bien. Il dort. Il faut parler bas, Callisthène. Où étais-tu ces derniers jours ?

CALLISTHENE : En mission, du côté de la rivière, à quelques heures de marche du camp.

EUMENE : En mission ? Quelle mission ?

ANAXARQUE : "Herbes rares de Sogdiane". Des salades, des pissenlits pour notre bon oncle Aristote. Voilà ce qu'il appelle sa mission.

CALLISTHENE : Aristote m'a, en effet, confié la mission d'étudier les animaux et les plantes de ce bout du monde où nous nous trouvons. Mission pacifique et, cependant, mission. Pourquoi ris-tu, Anaxarque ?

ANAXARQUE : Je cultive mon intellect pratique.

CALLISTHENE : Oui, tu te moques de moi. Plût au ciel cependant que chacun fît comme Aristote et moi-même et consacraît paisiblement sa vie à l'étude de la nature.

PERDICCAS : Je te ferai observer, excellent Callisthène, qu'il n'est pas mauvais pourtant que certains s'adonnent à l'art de la guerre puisque cela te vaut d'être en Sogdiane, aux confins septentrionaux de l'univers, et d'y herboriser selon ton coeur.

CALLISTHENE : Ma foi, pour un soldat, tu parles avec beaucoup de bon sens, je le dis sans intention aucune de t'offenser. Maintenant, Perdiccas, veux-tu reconnaître qu'aujourd'hui surtout ma place est parmi vous ?

PERDICCAS : Très volontiers. Tu es l'historiographe d'Alexandre. Il est bien naturel que tu viennes aux nouvelles.

CALLISTHENE : Dis plutôt qu'il est bien naturel que je songe à mettre au service du roi le peu de sagesse que je possède.

PTOLEMEE : Qu'espères-tu ? Le convertir à la doctrine des quatre causes et des dix catégories ?

ANAXARQUE : Ne mettons pas en doute le fait que Callisthène possède comme il dit, un peu de sagesse, mais gardons-nous de croire que ce peu même lui vient d'Aristote.

CALLISTHENE : Infortuné Anaxarque ! La seule pensée de mon oncle et de son oeuvre met ta bile en effervescence. Tu ne sais que trop que les générations futures, qui auront oublié jusqu'à ton nom, ne cesseront d'admirer la rencontre de ces deux grandeurs : Aristote le Sage et son élève, Alexandre le Conquérant. (Très fermement, sur un autre ton.) Que cet échange d'aménités soit clos. Je désire, en ami du roi, être mis au courant, avec exactitude, de ce qui s'est passé ici.

EUMENE : Ton désir est légitime. Je crois que, parmi nous, Héphestion est le plus qualifié pour le satisfaire. Interroge-le.

CALLISTHENE (à Héphestion) : Voici ce que, moi, je sais : Clitos est mort, et c'est Alexandre qui l'a tué de sa main.

HEPHESTION : Ton résumé est trop brutal, Callisthène ; sans être formellement faux, il ne reflète que très imparfaitement la vérité.

CALLISTHENE : C'est pourquoi j'interroge. Je ne comprends pas. Alexandre aimait Clitos !

HEPHESTION : Oui, il l'aimait... Il l'aimait et le respectait, le tenant pour un des meilleurs compagnons de Philippe. Et puis, le vieux Clitos était le frère d'Hellanikè, la nourrice d'Alexandre... Tu veux savoir pourquoi le roi a tué Clitos ? Parce que Clitos l'avait offensé, délibérément, et à plusieurs reprises.

Un silence.

PERDICCAS : Alexandre a toujours manifesté à l'égard de Clitos des sentiments d'affection quasi filiale. Je me souviens que lorsqu'Alexandre était enfant, Clitos le prenait sur ses genoux pour lui conter des histoires de géants ou lui fredonner de vieilles chansons macédoniennes.

PTOLEMEE : Dans les combats, Clitos veillait à se tenir près d'Alexandre pour lui porter aide en cas de danger... C'est ainsi qu'à la bataille du Granique, Alexandre dut la vie à la présence d'esprit et à la vaillance de ce bon compagnon.. Beau fait d'armes ! Alexandre combattant nu-tête, Clitos le couvrant de son bouclier et, d'un coup d'épée, tranchant net le bras ennemi qui menaçait le roi ...

CALLISTHENE : Même si Clitos a commis les fautes que tu dis, Héphestion, je ne comprends pas qu'Alexandre en soit venu à cette extrémité. C'est incroyable et c'est affreux.

HEPHESTION : Oh ! Je te prie, point de pleurnicherie. Voyons les faits. Alexandre avait résolu de nommer Clitos vice-roi de Sogdiane. C'était dans le désir sincère de l'honorer et de récompenser ses services d'une manière éclatante. Malheureusement, Clitos a interprété la chose autrement. Il lui a paru qu'Alexandre avait trouvé dans cette élévation un moyen commode d'écarter un soldat que l'âge rendait désormais inapte aux fatigues de la guerre. Ainsi s'explique le comportement agressif de Clitos durant le festin - dont il était l'invité d'honneur !

EUMENE : C'est vrai. Dès le début du repas, Clitos s'est ingénié à multiplier les insolences, ne perdant aucune occasion de mettre le roi hors de lui. Et lorsqu'il y parvint, ce fut sa perte.

HEPHESTION : Alexandre avait montré tout d'abord beaucoup de patience et de modération. Mais à la fin, c'en fut trop. Clitos dépassait les limites permises et la majesté royale était en jeu.

PERDICCAS : Il faut être juste. Ne perdons pas de vue qu'Alexandre, par ses vantardises stupides - c'est le mot - est à l'origine de la querelle. Qu'avait-il besoin d'insulter à la mémoire de son propre père et, cela, à la face du plus fidèle des généraux de celui-ci ? J'avoue que, pour ma part, des sorties de ce genre ne sont pas de mon goût.

CALLISTHENE : Donc, Clitos cherchait une querelle et Alexandre lui en a offert l'occasion ?

EUMENE : C'est cela même. Et il faut ajouter que nous avions tous bu énormément.

ANAXARQUE (qui s'est approché) : Nous ne nous aimons guère, Callisthène, mais nous aimons l'un et l'autre la vérité. Aussi, la vérité, en l'occurrence, je m'en vais, moi, te la dire. Et d'abord ceci : lorsqu'Alexandre est ivre, il lui arrive maintenant de sombrer dans une sorte de démence - peut-être, toi-même l'as-tu déjà remarqué. Eh bien ! cette nuit-là, notre roi, qui avait beaucoup bu, nous a donné le spectacle d'un homme que son génie abandonne. Cela a commencé par un étalage ostentatoire de sa gloire, du plus détestable effet...

CALLISTHENE : Cela, déjà, était de trop.

ANAXARQUE : Pour nous, oui ; mais pour lui, dans l'état où il se trouvait, ce n'était pas assez. Il lui fallait, coûte que coûte, ajouter à sa gloire. Alors, un mauvais démon lui souffla de ravalier celle de son père ; et, sur cette lancée, il s'égara jusqu'à prétendre que Philippe devait ses plus belles victoires à lui, Alexandre, combattant sous ses ordres.

PERDICCAS : Cela ne m'a pas plu, je le répète / et je ne suis pas le seul à qui cela n'ait pas plu ! Après tout, nous sommes encore quelques-uns à vénérer la mémoire de Philippe ! - D'ailleurs, nul ne doit se glorifier orgueilleusement de ses succès : c'est le meilleur moyen d'exciter la jalousie des dieux.

ANAXARQUE : Clitos, en sa qualité d'ancien, ne pouvait admettre les énormités que débitait Alexandre. Il lui répliqua vertement, et bientôt leurs propos prirent un tour d'une violence extrême. J'entends encore Clitos brailler comme un âne : "Tu me donnes le gouvernement de la Sogdiane, d'une contrée non seulement insoumise, mais impossible à soumettre ! Le beau cadeau ! Tu m'envoies aux bêtes fauves ! Et pourquoi ? Parce que tu hais les soldats de Philippe sans lesquels, pourtant, jamais tu n'aurais conquis l'Asie !" Et ainsi de suite. Alors Alexandre, blanc de fureur, ordonne à Clitos de quitter le festin. Clitos tarde à se lever : on l'empoigne, on l'entraîne. Clitos, qui titube, lance encore une dernière insulte...

HEPHESTION : Pas cela, Anaxarque ! Tais-toi !

ANAXARQUE : Me taire ? Pourquoi ? Cela a été dit publiquement !  
- Il braillait donc, le pauvre Clitos : "Sache qu'il y a plus de vérité dans ce que je te dis que dans l'oracle de ce Zeus-Ammon dont tu te prétends le fils !"

EUMENE : Je ne me souviens pas d'avoir entendu cela.

ANAXARQUE : Pardieu, tu étais saoul ! Mais moi, j'ai parfaitement entendu ce que je rapporte ! Et j'ai parfaitement vu le roi bondir, saisir une javeline des mains d'un garde et chercher à en percer Clitos ! Mais alors, la bousculade est devenue générale, et c'est toi, Ptolémée qui, aidé de Perdicas, pour contenir Alexandre, l'a saisi par le milieu du corps ! T'en souviens-tu ?

PTOLEMEE : Oui

ANAXARQUE : Le roi ne savait plus du tout ce qu'il faisait ; il avait l'écume à la bouche, la fureur le rendait fou. Soudain, il se dégage, court au seuil de la tente, par où chacun des convives doit nécessairement sortir, et par où chacun s'empresse de fuir, en effet... Clitos sort le dernier, sans lumière. Alexandre lui demande : "Qui es-tu ?" Alors Clitos, qui a déjà complètement oublié sa colère et qui, perdu dans son rêve de pochard, zigzague vers la sortie : "C'est moi, Clitos, je sors de la salle du festin." Sur ces mots, avec une force incouïe, Alexandre le transperce, et le vieux Clitos s'effondre dans son sang et expire sans même avoir dessaculé. - Voilà exactement, Callisthène, ce qui s'est passé pendant ton absence. Et si j'ai pris la parole, c'est parce que Héphestion, s'il avait parlé, n'aurait pas dit le quart de ce que j'ai dit !

CALLISTHENE : Vous êtes les maîtres du monde et aucun de vous n'est seulement le maître de soi !

Alexandre apparaît. Il n'a pris aucune nourriture ni aucun soin de lui-même depuis trente-six heures. Il a pleuré, il a souffert : ses vêtements sont souillés. Les Compagnons devinent sa présence, se retournent un à un et contemplent leur souverain. Celui-ci porte son regard sur chacun de ceux qui lui font face.

S C E N E I I I

LES MEMES, ALEXANDRE

ALEXANDRE (droit, immobile) : Les troupes ?

PERDICCAS (il avance d'un pas) : Les troupes sont calmes. N'aie aucune inquiétude : tout va bien.

ALEXANDRE : Seleucos était sur l'Iaxartès, aux Bornes de Dionysos, face aux Scythes... A-t-il donné de ses nouvelles ?

PERDICCAS : Pas encore.

ALEXANDRE : C'est donc qu'il n'a pas dû combattre et qu'il nous rejoindra bientôt. (Il s'avance vers le groupe des Compagnons, qui s'élargit pour lui faire place. Un silence.) Il s'agit maintenant de pourvoir la Sogdiane d'un vice-roi. C'est là une affaire pressante. - Donnez-moi à boire, je vous prie. (A Callisthène.) Clitos est mort, tu le sais ?

CALLISTHENE : Sa mort est connue de tout le monde.

ALEXANDRE (après un moment, à Eumène) : Le courrier de Macédoine est-il arrivé ?

EUMENE : Non. mais il est annoncé.

Silence.

ALEXANDRE (à Callisthène) : Tu ne dis rien ?

CALLISTHENE : Tu ne m'interroges pas.

ALEXANDRE : Je lis dans tes yeux que tu as beaucoup de choses à me dire.

CALLISTHENE : Puisque tu me presses...

ALEXANDRE : Je ne te presse pas.

CALLISTHENE : Si, tu me presses. Et puisque tu me presses, je te dirai, ô roi, que je demeure stupéfait quand je me représente que ta main droite qui, à cet instant, tient une coupe de vin, est celle-là même qui a tué Clitos.

ALEXANDRE : Bien. Nous y voici. Parle. Tu me vois patiemment disposé à écouter tout ce que tu ne peux manquer, maintenant, de me dire.

CALLISTHENE (il regarde autour de lui) : Pas un de ceux qui t'entourent ici - j'excepte Héphestion et aussi Anaxarque peut-être - n'oserait ouvrir la bouche pour te dire le fond de sa pensée. (Alexandre frémit.) Moi, je te parlerai, sachant ce que je risque, mais le risquant pour toi.

ALEXANDRE : Parle donc, mais ne fais pas de phrases.

CALLISTHENE : Tu es le maître du monde, Alexandre, ou presque ; tu es jeune, tu as devant toi un avenir incomparablement plus vaste que ton passé ; tu as tous les moyens d'accomplir une oeuvre impérissable en organisant tes conquêtes et en asseyant ton empire sur des fondements inébranlables. Grâce à toi, l'Asie va s'helléniser, alors qu'on a pu craindre, hier, que l'Europe ne devienne asiatique...

ALEXANDRE : Tu te crois au grand conseil amphictyonique, Callisthène. Tu fais des phrases.

CALLISTHENE : Je parle selon mon coeur, et il m'en coûte affreusement de parler. Tu crois que je suis calme, car il faut être calme pour faire des phrases, et vois comme je tremble ! (Il montre sa main.) J'ai peur de toi parce que je suis incapable de feindre.

ALEXANDRE : Je t'ai dit que je t'écouterai avec patience.

CALLISTHENE : O Alexandre ! Possédant à l'ordinaire, et au suprême degré, ce mélange efficace de courage, de vaillance, d'énergie qu'on appelle vertu, tu offres aux Barbares comme aux Grecs l'exemple le plus haut de ce que peut un homme. Pourquoi donc faut-il qu'en de certains instants tu gâches tout cela par ta démesure ?

ALEXANDRE : Peut-être est-ce parce que je ne suis pas grec. La mesure est chose grecque.

CALLISTHENE : Mais tu es grec !

ALEXANDRE (s'animant peu à peu) : Je suis né macédonien, autant dire barbare, aux yeux d'un Démosthène ; mais je me suis voulu grec, oui, c'est vrai ! Quand j'ai passé les détroits, j'étais Achille et Héphestion, mon ami, était Patrocle. Je me suis fait grec pour enflammer la Grèce du désir de me suivre et qu'elle réalisât par moi son unité. Mais les Grecs, ces gens mesurés en toutes choses, n'ont d'autre mesure que leurs pitoyables cités

toujours misérablement en guerre les unes contre les autres, Athènes, Thèbes, et cette Sparte inféconde qui a refusé de venir avec moi ! Les Grecs ne m'ont suivi qu'à contre-cœur, quand ils m'ont suivi, et la plupart me haïssent. Alors je suis devenu ce qu'il importait que je devinsse : ni grec, ni barbare, mais Homme de l'univers, destiné à régner sur l'univers. Ce que tu appelles ma démesure, c'est ma mesure à moi, qui est celle de l'univers. Et l'univers n'est ni bon, ni mauvais, il est grand, c'est tout.

CALLISTHENE : L'univers n'est pas une personne ; il n'a de sens que par l'homme qui règne sur lui. L'univers n'est ni bon, ni mauvais, mais l'homme est bon ou mauvais ; et plus l'homme est grand, plus il a le devoir d'être bon.

ALEXANDRE : Qu'appelles-tu "être bon", professeur de morale ?

CALLISTHENE : La multitude des dons que tu as reçus à ta naissance nous autorise à exiger de toi ce qu'ordinairement on n'exige de personne.

ALEXANDRE : C'est-à-dire ?

CALLISTHENE : La perfection (Avec douceur.) Tu n'es pas le héros que notre cœur révère lorsque tu commets des actes indignes de toi. Nous avons Alexandre, et nous nous sommes donnés à lui. Mais nous voulons qu'Alexandre soit toujours égal à lui-même. Alors, volontiers, et moi le premier, nous acceptons de mourir pour lui.

Long silence.

ALEXANDRE : Sortons des nuées où Aristophane fait divaguer Socrate. Que me manque-t-il donc pour être ce héros dont tu parles ?

CALLISTHENE : Il te manque, mon roi, l'habitude de la maîtrise de toi.

ALEXANDRE : A ce compte, ni Héraklès, ni Persée, ni Achille, ni même Dionysos, le plus grand de tous, n'a été ce héros parfait.

CALLISTHENE : L'image du héros parfait n'est pas à chercher dans un passé fabuleux, mais dans les profondeurs de notre cœur. Interroge ton cœur ! D'ailleurs, tu l'as interrogé et il t'a répondu.

ALEXANDRE : Je te préviens que tu atteins maintenant une limite qu'il est interdit à quiconque de franchir par personne, hors moi, ne sait avec exactitude qui je suis.

CALLISTHENE : Je sais que le vin te fait délirer. Je ne te reproche pas le vin que tu bois ; je te reproche, ayant bu, d'être infidèle à toi-même et de te couvrir d'une honte qui rejaillit sur chacun de nous.

ALEXANDRE : Vingt rois te feraient écarteler pour les paroles que tu oses dire. Mais vois combien je suis maître de moi : je t'écoute, je te laisse parler. Poursuis donc.

CALLISTHENE : J'ai dit tout ce que je devais te dire.

ALEXANDRE : Je dois donc comprendre que tu me juges responsable de la mort de Clitos ?

CALLISTHENE : Tu le sais.

ALEXANDRE : Non, je ne le sais pas !

CALLISTHENE : Comment oses-tu articuler cela !

ALEXANDRE : Je ne mens jamais, Callisthène, si j'excepte les mensonges auxquels m'oblige mon action politique et qui ne sont, en somme, que des ruses de guerre qui ne m'engagent pas.

EUMENE : Je suis scandalisé. Personne ne peut affirmer, Callisthène, que le roi est responsable de la mort de Clitos, personne, pas même toi. Pour ma part, je vois les choses avec une grande simplicité : l'heure de Clitos était venue, Clitos devait mourir, il est donc mort. Et s'il est mort de ta main, Alexandre, c'est que ta main devait être l'instrument de sa mort.

ANAXARQUE : C'est une vue simple, en effet, mais elle n'est pas nécessairement fausse. Dans cette triste affaire, tu ne portes, Alexandre, aucune responsabilité directe. Tu n'es pas coupable. Ou bien, si tu es coupable, nous sommes tous également coupables, ce qui revient à dire que personne n'est coupable. Et je sais exactement, moi, pourquoi il en est ainsi. Dois-je parler ?

ALEXANDRE : Assurément oui, tu le dois !

ANAXARQUE : Eh bien ! voici : ce festin auquel tu convias Clitos, et où il s'est permis de se conduire si mal, à l'occasion de quelle fête l'avais-tu ordonné ?

ALEXANDRE : Personne n'ignore que c'était la fête de Castor et de Pollux. Et Héphestion, qui est un autre Castor si je suis un autre Pollux, sait avec quelle piété et quel cœur je sacrifie chaque année aux Gémeaux ! Où veux-tu en venir ?

ANAXARQUE : A ceci : tout le monde, le soir du festin, a commis une grande faute parce que, sache-le, Alexandre, cette année-ci, la fête des Gémeaux a coïncidé avec une des fêtes de Dionysos. Ainsi, commémorant les Gémeaux, nous avons oublié Dionysos.

HEPHESTION : Est-ce vrai ?

ANAXARQUE : Si tu en doutes, interroge Aristandre qui a noté, mais trop tard, cette coïncidence !

EUMENE : Pas une libation n'a été portée à Dionysos ! Alors, en effet, tout devient clair ; la colère de Dionysos était sur nous et c'est par la condamnation de Clitos qu'elle s'est manifestée.

Silence. On se regarde.

ALEXANDRE (à Héphestion) : Crois-tu vraiment cela ?

HEPHESTION (avec force) : Oui, je le crois !

ALEXANDRE : Et toi, Perdicas ?

PERDICCAS (geste vague) : Si, pour s'apaiser, la colère de Dionysos exigeait le sang de Clitos, alors, évidemment, Clitos ne pouvait échapper à la mort...

ALEXANDRE : Terrible colère pour une faute qui fut involontaire ! Qu'en penses-tu, Ptolémée ?

PTOLEMEE : Qu'en effet cette colère est disproportionnée à la faute. Mais sans doute y a-t-il autre chose. Je crois que la colère du dieu était sur nous depuis longtemps et que notre oubli n'a été que l'occasion qu'elle attendait pour se manifester.

ALEXANDRE : Explique-toi.

PTOLEMEE : Alexandre, tu as détruit Thèbes, et Thèbes était la ville où Dionysos est né.

ALEXANDRE (lentement) : J'ai détruit Thèbes de fond en comble, n'épargnant que les temples et la maison de Pindare, c'est vrai. Mais si cette action a enflammé la colère du dieu contre moi, c'est qu'elle fut un crime à ses yeux. Je ne suis pas coupable de la mort de Clitos, mais je suis coupable d'avoir anéanti Thèbes. Est-ce cela que tu veux dire ?

PTOLEMEE (décontenancé) : Non, pas exactement...

HEPHESTION (fermement) : Dionysos est un dieu jaloux et même vindicatif. La destruction de Thèbes l'a offensé. Est-ce à dire qu'elle a été un crime ? Devant quel tribunal ?

EUMENE : Lorsque l'armée assiégeait Thèbes, n'as-tu pas, à trois reprises, offert ton pardon à la cité qui t'avait trahi ? Tu fus généreux par trois fois, mais ta générosité ne te valut que des sarcasmes. C'est alors, et alors seulement, que tu résolus de châtier la ville rebelle et insolente ; et tu fis bien.

HEPHESTION (posément) : Concluons : la colère de Dionysos, pour s'apaiser, exigeait la mort de Clitos. Tu n'es donc pas responsable de cette mort voulue par le dieu et ton bras n'a été que l'instrument dont il s'est servi. Mais, d'autre part, ce dieu n'a jamais été ton juge. Un juge applique la loi avec sévérité et punit sans passion. La destruction de Thèbes a offensé Dionysos, mais tu ne pouvais pas ne pas te déterminer à la détruire, et en la détruisant, tu n'as rien fait de mal.

Alexandre regarde Héphestion avec admiration ; puis il se retourne vers les autres Compagnons et s'adresse à Callisthène.

ALEXANDRE : Tu as entendu ce qu'ils ont trouvé. Cela se tient et explique ce qui, autrement, demeure inexplicable. Mais peut-être ne crois-tu pas aux colères et aux vengeances divines ? Réponds !

CALLISTHÈNE (faisant effort sur lui-même) : Deux choses m'impressionnent fortement, Alexandre : l'ingéniosité d'Anaxarque, qui trouve une explication à tout, et la facilité avec laquelle tu acceptes les fictions qui te conviennent.

ALEXANDRE (s'approchant de lui) : Maintenant, Callisthène, pèse bien tes mots.

CALLISTHÈNE : Pour Anaxarque, l'univers n'est qu'une combinaison d'atomes, et tout s'explique par le hasard. Mais avec cela, il trouve le moyen de mêler Dionysos, auquel il ne croit pas, à une affaire de meurtre dans laquelle tu portes, toi, et toi seul, l'entière responsabilité !

ALEXANDRE : Prends garde à tes mots, philosophe qui te mêles de juger ce qui t'outrepasse !

CALLISTHENE (qui tremble) : Ton destin, si prodigieux qu'il soit, ne t'affranchit pas des lois inscrites dans la conscience des mortels.

ALEXANDRE (avec éclat) : Qui t'assure que je suis de la race de ceux-là ?

CALLISTHENE (le bravant) : Es-tu d'essence divine ? Montre-le, alors, par le caractère irréprochable de ta conduite. Mais si tu n'es qu'un homme comme nous, aie la grandeur de t'humilier et refuse les mensonges inventés pour apaiser ta conscience. Tu fais l'histoire ? Moi, je l'écris. Et après tout, pour les générations futures, tu ne seras jamais que l'homme dont les historiens comme moi auront dessiné la figure !

ALEXANDRE (il s'élançe sur Callisthène, qui recule d'un pas) : Hors de ma vue ! Hors d'ici ! Sur le champ ! Et crains que ma colère un jour ne te réprime !

Callisthène s'incline et sort.

#### S C E N E I V

LES MEMES, moins CALLISTHENE

La sortie de Callisthène est suivie d'un silence craintif.

PTOLEMEE (pour rompre le silence) : Le voilà parti, bon débarras !

EUMENE : Il est parti, mais il reviendra.

HEPHESTION : Nous devons avoir l'oeil sur lui. Ses agissements ne sont pas clairs.

EUMENE : Si un esprit détestable anime certains de tes pages, Alexandre, et je pense en particulier au jeune Hermolaos, c'est à Callisthène que nous le devons, et aux sottises théoriques qu'il débite à longueur de journée.

ALEXANDRE : Je n'ignore pas que certains de ces beaux jeunes gens ont, parfois, parlé de m'assassiner. (Stupeur.) Quoi ! Ne le savez-vous pas ? Ou bien vous étonnez-vous que je le sache ?

EUMENE : T'assassiner ! Je n'ai jamais pensé à l'éventualité d'un tel crime !

ALEXANDRE : J'ai des raisons, moi, d'envisager cette éventualité. Hermolaos est du nombre de ceux qui ne reculeraient pas devant un parricide, je le sais. (Temps.) Je ne vous dis pas de vous emparer de lui, car je désire savoir jusqu'où iront les choses. Rassurez-vous, d'ailleurs ! Ce péril est insignifiant, et même risible. Mais tu as dit vrai, Eumène. Quelques-uns de mes pages, et parmi les plus nobles, sont contaminés par cet esprit de liberté et de démocratie dont Callisthène, leur maître à penser, est infecté.

PERDICCAS : L'esprit grec, l'esprit de Démosthène !

ALEXANDRE : Je me soucie peu des Grecs, aujourd'hui, et je me surprends parfois à mépriser cette race qui n'est heureuse que lorsqu'elle péroré, et que le seul mot de grandeur fait rire. Mais je commence à me soucier beaucoup des Macédoniens et des passions qui agitent quelques-uns d'entre eux.

PTOLEMEE (après un moment de silence embarrassé) : Je crois me faire l'interprète de chacun de nous en te priant de parler plus clairement.

ALEXANDRE : Eh bien ! Je me demande si Antipater qui, en mon nom, gouverne la Macédoine - avec sagesse et fermeté, je dois le dire - m'est cependant demeuré entièrement fidèle.

PERDICCAS (avec vivacité) : Mais tu ne peux en douter !

ALEXANDRE : Antipater considère que l'étendue de nos conquêtes déséquilibre le monde grec dans son ensemble. - Et puis, je suis excédé de ses conflits incessants avec ma mère.

HEPHESTION : Olympias est la reine, mais Antipater est le régent que tu as désigné. Elle doit obéir au régent, et le régent te doit une obéissance inconditionnelle.

ALEXANDRE : Telle est bien ma pensée. Mais tu sais quel sang coule dans les veines d'Olympias ! Un sang de fureur et de frénésie, ce sang même qui me porte à dominer sur le monde et qui, lorsqu'il m'aveugle... Je dis qu'Olympias veut être la première en Macédoine et ne relever que de moi. Alors, elle intrigue contre Antipater, elle sème le désordre pour le perdre à mes yeux. Ah ! c'est là un coûteux loyer que je paie, pour un logement de neuf mois !

PERDICCAS : Ce n'est donc pas Antipater qui doit encourir tes reproches.

ALEXANDRE : Les lettres d'Antipater ont été longtemps chargées de ses plaintes contre Olympias. Il en est même venu à l'accabler ! Mais, dites-moi, quel fils peut accepter que l'on accable sa mère ? Antipater, à la fin, a compris cela. Alors, il a commencé de craindre, se doutant qu'entre celle qui m'a donné le jour et lui-même, qui me doit toute l'importance dont il aime faire parade, mon choix, s'il faut que je choisisse un jour, ne saurait être douteux. Tirez vous-mêmes, mes Compagnons, la conclusion qui s'impose.

PERDICCAS : Quant à moi, je ne vois pas très bien ce qu'il faut conclure. Antipater serait-il devenu... suspect ?

ALEXANDRE : D'une manière positive, pas encore. Mais il peut le devenir. Là encore, il faut attendre. Mais j'ai tenu à vous prévenir pour que, le cas échéant, vous ne soyez pas surpris. Maintenant, laissons cela et buvons ensemble.

Ils boivent.

EUMENE : Tu bois, Anaxarque ?

ANAXARQUE : Je bois, mais j'évite l'ivresse.

PTOLEMEE : J'en reviens à Callisthène. (Jovial.) Que de discours pour quelques malheureux pots de vin ! Comme si les beuveries ne faisaient pas partie de nos meilleures traditions ! "Une véritable éponge !" C'est ce que ce gremlin de Démosthène a un jour osé dire de ton père, Alexandre, qui était aussi le mien.

ALEXANDRE : Philippe, mon père ?

PTOLEMEE : Oui. Ma foi, Philippe buvait ferme, autant que nous, si pas plus. En a-t-il été moins grand roi pour cela ?

ALEXANDRE : Philippe ? Mon père ?

PTOLEMEE : Mais oui... Qu'as-tu ?

ALEXANDRE : Ptolémée, tu es peut-être le fils de Philippe, s'il est vrai, comme on le dit, que ta mère est passée par sa couche, mais en tout cas, moi, je ne suis pas son fils. (Il regarde autour de lui.) Y a-t-il quelqu'un ici, qui trouve à y redire ? Toi, peut-être, Perdicas ? Ou toi, Eumène ?

EUMENE : En Egypte, l'oracle a dit que tu étais le fils de Zeus-Ammon.

ALEXANDRE : Et le crois-tu ?

EUMENE : Oui. Je crois aux oracles.

ALEXANDRE : Perdicas, lui, n'y croit pas. Du moins, il ne croit pas à l'oracle d'Egypte.

PERDICCAS (avec embarras) : Si, j'y crois... Mais, vois-tu, il y a des gens qui racontent que ta mère t'a conçu du serpent divin... alors !

ALEXANDRE : Ma mère a été instruite des rites de Dionysos et elle a maintes fois participé aux Bacchanales sacrées. Tout enfant déjà, elle connaissait l'art difficile de charmer les serpents.

PERDICCAS : Soit ! Mais la semence qui t'a produit à l'existence, d'où est-elle venue, si ce n'est de Philippe ? Loin de moi l'exécrable pensée que ta mère ait pu appartenir à un autre homme ! Personne n'a jamais osé dire cela. (Il s'échauffe.) C'est pourquoi, je le répète, beaucoup disent que ta mère t'a conçu du serpent. Pardonne-moi, Alexandre : je rois à ton génie et à ta destinée sans égale ; mais l'histoire du serpent trouble les quelques pauvres idées simples qu'abrite ma tête. Je n'y crois pas.

ALEXANDRE : Danaé a bien conçu d'une pluie d'or et Lédà, mère des Gémeaux, d'un cygne !

PERDICCAS : Oui, sans doute, mais il y a si longtemps !

Alexandre rit.

ANAXARQUE (il parle avec une emphase ironique) : Il y a au firmament, mes bons amis, une brillante constellation qu'on appelle l'Ourse. L'Etoile Polaire, le bout de la queue de cette Ourse, est le faite du ciel et, en même temps, le point fixe où pivote l'Axe du monde que Platon appelle, vous le savez, le Fuseau de la nécessité. Eh bien ! ce groupe d'étoiles, les Egyptiens, le peuple le plus savant du monde, l'appellent la Cuisse. (Alexandre écoute avec attention.) Cela est intéressant. Et sais-tu pourquoi, Alexandre ?

ALEXANDRE : Non ! Instruis-moi.

ANAXARQUE ( sur un ton normal ) : Parce que cela veut dire que là où le ciel meut la terre, là aussi est la Cuisse de Zeus, cette Cuisse même où fut gardé Dionysos après que sa mère Sémélé - c'était à Thèbes ! - périt foudroyée d'avoir vu, face à face, le Dieu suprême qui l'avait engrossée !

ALEXANDRE : De sorte que Dionysos, qui sort de la Cuisse de Zeus, est Dionysos qui descend du ciel par le chemin de l'Axe du monde ?

ANAXARQUE : C'est cela même, tu as compris.

HEPHESTION : Et toi aussi, Alexandre, comme Dionysos, tu descends de la Cuisse de Zeus ! Et, après tout, peu importe comment ce prodige s'est accompli dans le sein de ta mère Olympias !

PERDICCAS : Alexandre, je voudrais exprimer nettement ma pensée.

ALEXANDRE : Parle librement.

PERDICCAS : Promets-moi d' m'épargner ta colère !

ALEXANDRE : Suis-je donc si terrible à mes Compagnons que l'un d'eux puisse hésiter à m'ouvrir franchement son cœur ?

PERDICCAS : Tu n'auras pas de rancune ? Tu ne douteras pas de ma fidélité ?

ALEXANDRE : J'en prends à témoin le Dieu suprême.

PERDICCAS : C'est bien, je vais parler. Quelques-uns d'entre nous, Alexandre, et je crois que Ptolémée est du nombre, ne comprennent pas l'obstination que tu mets à affirmer aux Grecs et aux Macédoniens ta divinité. Il y a quelques jours, Callisthène a fait cette remarque : "N'est-il pas plus beau d'être le premier des hommes que le dernier des dieux ?"

ALEXANDRE : Voilà donc encore Callisthène et ce qu'il s'autorise à dire quand je ne suis pas là !

PERDICCAS : Moi, je te dis bien en face que nous ne comprenons pas ton attitude à notre égard.

PTOLEMEE : Nous comprenons très bien, en revanche, qu'il soit indispensable à tes desseins politiques de te donner, en Afrique et en Asie, pour le fils de Zeus.

PERDICCAS : C'est une nécessité en Egypte, où tu es Pharaon ; cela est même indispensable en Perse, puisque tu en es le Grand Roi. Il convient aux Barbares de t'adorer comme un dieu. Mais laisse-nous, à nous, Macédoniens et hommes libres, l'honneur de t'aimer comme le plus grand des hommes ! Ne nous oblige pas à feindre !

Alexandre garde un moment le silence. Chacun a les yeux fixés sur lui.

ALEXANDRE : Et toi, Anaxarque, que je considère comme un ami sincère, quelle est ta pensée là-dessus ?

ANAXARQUE : Callisthène a dit tout à l'heure que je ne croyais pas aux dieux, mais seulement aux atomes. Callisthène, à son habitude, a travesti ma pensée. Aussi vrai que je suis devant toi, Alexandre, un Etre infini existe, maître de nos destinées, mais aussi Providence. Je ne dis pas que je crois à l'existence de ce Dieu ; je dis que je sais qu'il existe. Mais je suis assez de l'avis de ces sages de l'Inde, où tu rêves de nous conduire : ce Dieu est inconcevable, et nul ne peut le voir face à face sans mourir. C'est là justement la mésaventure dont a pâti Sémélé, mère de Dionysos.

ALEXANDRE : Allons, je vois que toi aussi, tu aimes les discours !

ANAXARQUE : Permits-moi d'achever celui que je te tiens. Sémélé avait-elle vraiment conçu de Zeus ? Que devons-nous penser ? Est-ce une fable qu'il appartient aux savants d'interpréter ? Qui en décidera ? - J'ai ouï dire, quand nous avons traversé la Judée, qu'un jour le Dieu suprême se manifesterait par un fils et qu'il donnerait ce fils pour le salut du monde. Dionysos n'est peut-être qu'une figure. Alors je dis ceci : es-tu celui qui doit venir et que Dionysos annonce ? Nul ne le sait que toi. Mais si tu le sais, tu dois le dire, et si tu le dis, nous devons te croire. - Maintenant, Alexandre, nous allons te laisser, car tu as encore besoin de prendre du repos.

Il s'incline profondément devant Alexandre, qui le relève et lui donne un baiser. Les autres en font autant et se retirent.

S C E N E V

ALEXANDRE, HEPHESTION

Alexandre se retrouve seul avec Héphestion et, aussitôt, son attitude change. Il laisse voir un accablement profond. Il s'assoit. Héphestion, debout, le considère avec une affectueuse amitié.

HEPHESTION : Lourd est l'empire du monde, Alexandre !

ALEXANDRE : Moins lourd que leur incrédulité.

HEPHESTION : Qu'importe leur incrédulité !

ALEXANDRE : Elle importe beaucoup, au contraire.

HEPHESTION : Dans le couple que nous formons, tu es Pollux, l'immortel ; tu es le dieu. Moi, je ne suis que l'homme. Tu es blanc, je suis noir. Tu es le jour, je suis la nuit. Tu es le ciel, je suis la terre. (Doucement.) Tu te dis le fils de Zeus : je te crois, parce que tu le dis.

ALEXANDRE : Tu répètes les paroles d'Anaxarque.

HEPHESTION : Dans un esprit différent. Anaxarque se dit ton ami ; avant tout, c'est un courtisan. Moi, c'est peu de dire que je suis ton ami. Je suis même plus que ton frère : je suis un autre Alexandre ! - Ah ! crains de me perdre un jour !

ALEXANDRE (le regardant fixement) : Pourquoi dis-tu cela ?

HEPHESTION : Moi, si je devais te perdre, je n'y survivrais pas. Si tu meurs, le jour même je te rejoins - au ciel.

ALEXANDRE : Ne parle pas de ces choses, n'ajoute pas à mon accablement. Ne vois-tu pas combien je suis triste ce soir ?

Un silence.

HEPHESTION : Alexandre, ce soir où tu es triste, que penses-tu de toi-même ?

ALEXANDRE (il se lève, va et vient) : Callisthène a tenu des propos qui ont rencontré un doute horrible qui me torture depuis...

HEPHESTION : Depuis que tu as tué Clitos.

ALEXANDRE : Oui.

HEPHESTION : Clitos est maintenant un mort que tu dois prendre la résolution de tuer définitivement.

ALEXANDRE : Ce n'est pas le souvenir de Clitos qu'il me faut anéantir, mais ce doute dont je te parle, ce doute avec lequel il m'est impossible de vivre. Car, pour le reste...

HEPHESTION : Oui, nous tuons tous les jours. Ici même, en Sogdiane, pour châtier une révolte, nous venons de massacrer plus de cent mille êtres humains, hommes, femmes, enfants ! Or, tous n'étaient pas coupables.

ALEXANDRE : Si effrayants que soient les travaux de mort qu'il m'est enjoint d'accomplir, je les accomplis sans remords, sans regret, parce que je sais qu'ils sont voulus par la justice. Le châtement de la Sogdiane, comme autrefois celui de Thèbes, a été un effet réfléchi de la rigueur qui m'a été attribuée. Mais je ne puis me pardonner mes fautes. Et je suis en faute lorsqu'une fureur incontrôlée me porte, contre ma volonté profonde, à donner la mort à un compagnon dont l'esprit est déréglé par le vin ! Voilà ma culpabilité, et c'est elle qui me fait douter de moi !

HEPHESTION : Mais pourquoi ?

ALEXANDRE : Tu me le demandes, toi ! - Mais ne vois-tu donc pas que l'imperfection d'un tel comportement oblitère l'image divine que j'ai de moi-même ? Ah ! Héphestion, ce que tu entends de moi ce soir, ne le dis jamais à personne ! Qu'il y ait un sceau sur tes lèvres !

Il tend son poing vers le visage d'Héphestion et fait le geste de sceller les lèvres de son compagnon avec le chaton de sa bague.

HEPHESTION : Tu sais bien que je ne parle pas.

ALEXANDRE : Certains pensent qu'Alexandre n'affirme sa divinité que pour donner à l'Empire universel, son oeuvre, cette clé de voûte sans laquelle cet Empire s'effondrerait bientôt comme un château de sable. N'est-ce pas ?

HEPHESTION : Oui, certains le pensent, et le disent.

ALEXANDRE : Car il est certain que le monde exige, à sa tête, un maître dont la double nature soit le principe et de l'autorité spirituelle, dévolue aux prêtres, et du pouvoir temporel réservé aux rois. - Que dis-tu ?

HEPHESTION : Que cela est vrai.

ALEXANDRE : Qu'un chef se lève et, par des actions éclatantes, incomparables, se manifeste le maître du monde, il faut donc affirmer qu'il possède cette double nature !

HEPHESTION : Il ne saurait en être dépourvu. D'ailleurs, dans ce domaine, l'imposture permanente est tout simplement impossible.

ALEXANDRE : Voilà pourquoi je ne trompe ni ne mens quand j'affirme mon origine divine (avec désespoir) mais voilà aussi pourquoi, Héphestion, une faiblesse d'enfant me terrasse quand j'en viens à douter de son authenticité !

HEPHESTION (calme) : Je ne vois pas qu'il y ait des raisons d'en douter. Deux natures sont en toi : tu es homme et tu es dieu. Laisse donc l'homme agir avec l'imperfection inhérente à sa condition, et comporte-toi en dieu en couvrant celle-ci avec magnanimité !

ALEXANDRE : O Héphestion ! guéris-moi, guéris-moi de ce doute !

Entre Mago par la droite. Il avance sur les mains et les genoux et jappe plaintivement comme un jeune chien.

S C E N E V I

ALEXANDRE, HEPHESTION, MAGO

HEPHESTION : Voilà Mago ! - D'où viens-tu, Mago, et qu'as-tu fait d'abominable, que tu te traînes au sol comme un chiot ?

MAGO : Les grandes étoiles se sont allumées ! Mon roi ! Mon roi ! On m'a laissé debout, debout et complet, dans la réserve d'armes, pendant trois jours !

ALEXANDRE (distraitement) : Qui cela ? Les pages ?

MAGO (compte sur ses doigts) : Un jour, deux jours, trois jours ! Je vivais dans l'ignorance, debout et complet ! Personne n'a voulu me renseigner ! Maintenant, je suis ton petit chien, les grandes étoiles se sont allumées. Ho ! Ho ! Ho !

ALEXANDRE : Relève-toi et sois calme ! Là ! Là !

MAGO (il se relève) : Je veux vivre près de mon roi, debout et complet !

ALEXANDRE : Prends place plutôt sur ce coussin et joue.

MAGO : Qu'est-ce que mon roi m'ordonne ?

ALEXANDRE : De jouer. Prends ces dés et amuse-toi.

HEPHESTION : Etrange créature ! - Sais-tu qu'il arrive à Mago, entre deux incohérences, de tenir des propos qui sont non seulement sensés, mais encore singulièrement significatifs ?

ALEXANDRE : On le dit. Je n'y attache aucune importance.

HEPHESTION : Anaxarque assure que Mago, tout imbécile qu'il est, a reçu le don de voir dans l'avenir, et que c'est précisément ce don qui fait que Mago est ordinairement un simple d'esprit. Et le plus étonnant est que Callisthène partage l'opinion d'Anaxarque !

ALEXANDRE : Où veux-tu en venir ?

HEPHESTION : Laisse-moi tenter de faire parler Mago.

ALEXANDRE : Pourquoi ? A quel sujet ?

HEPHESTION : A ton sujet. Veux-tu me laisser faire ? Je sais m'y prendre, j'ai fait cela plusieurs fois.

ALEXANDRE : Ce sont des enfantillages.

MAGO (qui joue) : Trois et quatre ! Debout et complet ! (Il rit, joue encore.) Un, un ! Deux, deux ! Ah ! Ah !

HEPHESTION (penché sur Mago) : Mago, Clitos est mort et le roi a pleuré.

MAGO : Larmes du roi, pierres précieuses d'Ecbatane !

HEPHESTION (même jeu) : L'homme que le sommeil abat après une dure bataille, ou que le désir couche au flanc d'une femme qui s'offre à lui, ou que le vin de Samos rend homicide, cet homme-là, qui dort, qui fait l'amour, et qui s'enivre au point d'oublier sa grandeur, est-il aussi un dieu ?

MAGO (à genoux, docelinant de la tête) : Abîme. Abîme avant et abîme après. Et terreur, quand, après la mort, s'ouvre l'abîme ! - Il a reçu du ciel le mandat, et il l'exécute ! Il mesure la terre, de l'occident à l'orient ! (Il frémit et tremble, et continue d'une voix nette.) Tu es le bélier d'Ammon ! Tu es sorti de Grèce pour renverser l'Asie, et la lumière d'en haut est sur ta face, fils de Zeus !

Mago tombe et se roule sur le sol en prononçant des mots sans suite. Alexandre le regarde, fasciné.

ALEXANDRE : Il a parlé !

HEPHESTION : Et il a bien parlé ! Que te faut-il de plus, Bélier d'Ammon ?

ALEXANDRE : Rien !

HEPHESTION : Es-tu guéri, fils de Zeus ?

ALEXANDRE (il parle lentement) : Tu convoqueras les généraux demain, au lever du jour. Tu donneras à Eumène les ordres de marche que tu connais. Le camp sera levé dans la nuit. Nous allons regagner Bactres, et, de là, aussitôt que nous le pourrons, ferons mouvement vers l'est ; nous franchirons le Paropamise et nous ferons la conquête de l'Inde !

R I D E A U

A C T E   S E C O N D

L'Hyphase, septembre 326

Le camp d'Alexandre, dans un site boisé, au bord de l'Hyphase. Etendards, va et vient de soldats ; rumeurs indistinctes comme il en monte des grands rassemblements d'hommes. Parfois, de loin en loin, sonnerie de trompette. A droite, la tente royale, dont l'entrée, protégée par un auvent, est gardée par un soldat perse en arme. C'est la nuit, éclairée par des feux de camp (1).

(1) Ce camp ayant été aménagé pour un séjour relativement long, on peut admettre, aux abords immédiats de la tente royale, quelques rustiques commodités telles que bancs, table, grossièrement faits de planches et de rondins. En ce cas, le jeu signalé au début de la scène III s'en trouverait simplifié.

S C E N E I

ANAXARQUE, JOLLAS, MAGO

ANAXARQUE : Ecris !

MAGO : J'écris. Je fais de belles lettres, comme cela.

De la main, il fait des gestes désordonnés.

ANAXARQUE : Surtout, écris sans fautes d'orthographe ! (Il fait semblant de dicter à un secrétaire. Mago fait semblant d'écrire.) "Alexandre, ayant franchi le Paropamise..." (A Jollas.) Que les ignorants prennent pour le Caucase, retiens cela, Jollas ! (A Mago.) "... ontra en Inde, établit des colonies militaires sur les rives du fleuve Kophen. Bientôt, les éléments avancés de son armée pénétrèrent dans les Etats du roi Ambhi, encore appelé Taxila, du nom de sa ville capitale..." Mago, tu n'écris pas !

Mago fixe avec intensité le sol entre ses pieds.

JOLLAS : Il a vu quelque chose.

MAGO : Ca... là ! Blouffe ! Blouffe !

JOLLAS : Que dit-il ?

ANAXARQUE : Des blouffes, ce sont des insectes. Il a vu des insectes. (Feignant un grand mécontentement.) Comme cela, nous n'en finirons jamais, je n'écrirai jamais mon livre... Et qui l'écrira si ce n'est moi ?

JOLLAS : Est-il indispensable que tu l'écrives ?

ANAXARQUE : Il est indispensable que l'oeuvre de Callisthène soit dignement continuée. Callisthène, avant de rendre l'âme au nom de la raison d'Etat, eut au moins la consolation d'achever sa Conquête de la Perse ; à moi de mener à bien, en mémoire de lui, la Conquête de l'Inde. J'y réussirai, pourvu que Mago m'assiste.

MAGO : Les blouffes font des trous et dorment dans leurs trous.

ANAXARQUE : A propos de Callisthène, Jollas, tu n'es pas sans savoir, je pense, que quelques jeunes pages, aussi beaux et légers que toi, ont, voici un an à peu près, conspiré contre le roi ?

JOLLAS : On m'a conté cette affaire... Pourquoi m'en parles-tu ?

ANAXARQUE : Un certain Hermolaos auquel Alexandre, un jour, avait fait donner les verges, je ne sais plus pour quel motif, forma le dessein de l'assassiner. Il réussit à gagner à son projet deux ou trois de ses camarades, et il y eut complot.

JOLLAS : Eh bien ?

ANAXARQUE : Les pages criminels furent lapidés et Callisthène, leur grand homme - car c'était leur grand homme, à ces jeunes démocrates ! - Callisthène fut pendu. On l'accusait d'ailleurs d'être à l'origine d'un esprit de mécontentement qui, au même moment, soufflait sur l'armée. Et, depuis l'exécution de Callisthène, Aristote est brouillé avec Alexandre.

JOLLAS : Callisthène n'est plus, mais l'esprit de mécontentement dont tu parles souffle à nouveau sur les troupes.

ANAXARQUE : Ah ! tu as remarqué cela ?

JOLLAS : Il est difficile de ne pas le voir.

ANAXARQUE : Jollas, écoute un bon conseil, je te le donne gratis parce que je t'aime bien : observe tant que tu veux, mais abstiens-toi de formuler tes observations.

JOLLAS : Pourquoi ? D'autres parlent.

ANAXARQUE : D'autres, oui, et tant pis pour eux, d'ailleurs. Mais toi, Jollas, tu es le fils d'Antipater et le frère de Cassandre et c'est pour cela que tu dois être d'une extrême prudence. On ne t'a donc pas enseigné, à Pella, ce qu'il faut savoir dire et ne pas dire ?

JOLLAS : Si je suis bavard avec toi, cela n'a pas d'importance.

ANAXARQUE : C'est toi qui le dis. - Ici, Mago ! Reprends tes tablettes !

JOLLAS : Tu t'amuses de tout et de rien.

ANAXARQUE : C'est cela, la sagesse. Ou, du moins, la première moitié de la sagesse. La seconde, comme je viens de te le dire, consiste à savoir parler et se taire à propos. - Callisthène n'était pas un sage : il ne savait pas rire et il ne savait pas se taire. (Temps.) Je ne l'aimais pas beaucoup... la philosophie de son oncle, qui était la sienne, m'a toujours paru un tissu d'absurdités... Je mentirais en disant que j'ai pleuré ce pauvre

Callisthène... Et pourtant !... Maintenant, il est aux enfers. J'imagine qu'il y a ouvert une Ecole et qu'il y enseigne les dix-neufs façons de fabriquer des syllogismes. - Ici, Mago !

MAGO : Me voici, debout et complet !

ANAXARQUE : Ecris ! Je diete ! "Alexandre, ayant, dans son armée, enrôlé le roi Taxila qui s'était reconnu son vassal, pénétra plus profondément en Inde, vainquit le roi Poros et s'empara de la ville de Sangala."

JOLLAS : Combat très meurtrier : j'y étais.

ANAXARQUE : Tu crois qu'il fut très meurtrier parce que c'étaient tes premières armes, Jollas.

JOLLAS : Auprès d'Alexandre, oui. Mais je m'étais déjà battu en Grèce, dès l'âge de seize ans, sous les ordres de mon père et, aussi, sous ceux de mon frère Cassandre.

MAGO : Cassandre !

ANAXARQUE : Qu'y a-t-il, Mago ? Connais-tu Cassandre, par hasard ?

MAGO : Cassandre !

ANAXARQUE : Le nom de ton frère lui plaît.

MAGO : Cassandre ! Antipater ! Rois ! beaucoup de rois ! Antigone, roi ! Ptolémée, roi ! Seleuces, roi !

ANAXARQUE (il pousse Jollas du coude) : Entends-tu ? Cela devient intéressant !

MAGO : Rois ! Rois ! Rois ! Tous rois ! Antipater, roi, Cassandre, roi !

ANAXARQUE (à Jollas) : Voilà ta famille bien servie.

MAGO (il se débat comme s'il étouffait) : Et Roxane ! Roxane ! Roxane... morte ! Roxane morte, et son petit garçon... morts tous les deux ! Ha ! Cassandre ! Que fais-tu, Cassandre ?

ANAXARQUE (inquiète) : Pour le coup, s'il mêle à ses rois imaginaires Roxane, l'heureuse rivale de Bérénice, il devient sangoreux !

MAGO : Cassandre ! - Couvert de sang ! Ho ! Ho !

JOLLAS (épouvanté) : Fais-le taire, Anaxarque, je t'en supplie !

Mago se roule sur le sol, crie une fois encore "Cassandre !" et reste immobile.

ANAXARQUE : Sois calme, Jollas, il ne dira plus rien.

JOLLAS : Mais ce qu'il a dit est horrible !

ANAXARQUE : Nous deux seuls et ce soldat perse avons entendu Mago débiter ses inepties. Mais fort heureusement, ce soldat ne comprend pas un mot de grec. Quant à nous... en somme, qu'avons-nous compris ? Que Cassandre, ton frère, se couvrira du sang de Roxane et du sang de ce fils qu'Alexandre ne lui a pas encore fait ?

JOLLAS : Tais-toi ! Il n'y a rien à comprendre aux paroles d'un fou !

ANAXARQUE : Reste calme, te dis-je ! Un soldat doit toujours rester calme, quoi qu'il advienne ! (Jollas s'assoit un peu à l'écart. Anaxarque le considère longuement, puis s'approche de lui.) Jollas, sais-tu le rôle que tu joues ici, auprès du roi ?

JOLLAS : Je ne joue pas un rôle. Je suis page, et l'écuyer d'Alexandre.

ANAXARQUE : Oui, tu es cela, mais, en outre, tu es un otage. Tu tressailles ? Il y a des otages à la cour de tous les rois ; il faut bien qu'il y en ait à la cour d'Alexandre, si tant est que l'entourage d'Alexandre mérite vraiment le nom de cour.

JOLLAS : Que veux-tu insinuer, Anaxarque ?

ANAXARQUE : Ne roule pas des yeux terribles, Jollas, écoute-moi : le roi a exigé que tu sois mis à son service. Et pourquoi ? C'est qu'en te tenant, il croit tenir ton père.

JOLLAS : Mais pourquoi donc ? La fidélité de mon père n'est-elle pas irréprochable ? - Je te jure, Anaxarque, que mon père et mon frère sont au-dessus de tout soupçon !

ANAXARQUE (la main sur l'épaule de Jollas) : Je t'aime bien, Jollas, et je suis sûr qu'au tréfonds de toi-même tu es sincère. Sache que je ferai en toutes circonstances tout ce qui sera en mon pouvoir pour dissiper les suspensions et t'aider personnellement. - Bon ! Laissons cela. Regarde Mago qui revient à lui et qui se relève...

JOLLAS (sauvagement) : Je hais cet imbécile, qu'il faudrait tuer comme un chien !

ANAXARQUE : Jollas, ne montre pas trop, je te le conseille aussi, ta petite âme de fauve ! Dis-moi plutôt, pour te changer les idées, pourquoi le roi a refusé de te prendre avec lui hier soir ?

JOLLAS : Je suis puni. Consigné au camp.

ANAXARQUE : Ha ! Ha ! Ha ! Cela est drôle ! Et pour quel motif ?

JOLLAS : J'avais tué à la chasse, oh ! par pure inadvertance !  
le sanglier qu'Alexandre s'était réservé.

ANAXARQUE : Ha ! Ha ! Ha ! N'as-tu pas honte ?

MAGO : Belles lettres ! Encore ! Encore !

ANAXARQUE : Mago crève d'envie d'écrire un nouveau chapitre, tout retentissant de gloire. Continuons donc à composer en pur dialecte attique, afin de faire, comme disait le vieux Thucydide, une oeuvre "pour toujours" - et pas seulement pour nos contemporains. Attention ! Je commence ! (Jeu de Mago.) "Satisfait d'une victoire si glorieuse, et qui lui ouvrait les portes des contrées mystérieuses où le soleil se lève, Alexandre, ayant vaincu Poros, offrit un sacrifice de cent bœufs à Dionysos."

Tandis qu'il parle, Perdicas apparaît et contemple la scène. Jollas se lève vivement et s'éloigne.

S C E N E I I

ANAXARQUE, JOLLAS, PERDICCAS, MAGO

PERDICCAS : Fi ! Cela est peu digne, Anaxarque ! Chasse ce fou.

ANAXARQUE : Je veux bien, si sa présence t'incommode. Pour ma part, je trouve en Mago une source de grandes consolations.

PERDICCAS : Le philosophe raisonnable que tu es croit donc, lui aussi, qu'un dieu est assez complaisant pour inspirer de temps à autre cet idiot qui ne sait même pas écrire son nom !

ANAXARQUE : Je me garde de rien croire, mon cher Perdiccas, mais je fais en sorte que rien ne m'échappe et j'ai pour principe de ne rien repousser.

PERDICCAS (à Mago) : Va-t-en, crétin !

Mago, très effrayé, s'esquive.

S C E N E I I I

LES MEMES, moins MAGO

PERDICCAS : Je précède Alexandre, qui ne tardera guère.

ANAXARQUE : D'où vient-il ?

PERDICCAS : Je n'en sais rien, il ne me l'a pas dit. (À Jollas.)  
Prépare des nourritures et des boissons pour le roi ; installe tout cela ici, à l'extérieur, car la chaleur est accablante.

Jollas exécute les ordres, avec l'aide du soldat perse  
Tous deux dresseront une petite table de campagne, avec  
une collation. Jollas restera d'ailleurs attentif aux  
paroles de Perdiccas.

ANAXARQUE : La chaleur est accablante, mais, à la mi-nuit, il recommencera à pleuvoir.

PERDICCAS : Voilà soixante-dix jours qu'il en est ainsi. Comment est-ce possible ?

ANAXARQUE : Quoi ?

PERDICCAS : Que tant d'eau puisse tomber du ciel ? D'où vient donc toute cette eau ?

ANAXARQUE : Je ne sais pas.

PERDICCAS : Tu devrais savoir. Après tout, tu es entretenu pour savoir ce que nous ignorons. Et ces orages effrayants !

ANAXARQUE : Là, je suis en mesure de te répondre : ces ruptures des cieux sont provoquées par Zeus qui, à sa manière, salue les triomphes de son fils !

PERDICCAS (amer) : En attendant, nous n'avons plus rien à nous mettre sur le dos. Vois ma tunique, Anaxarque ! Un paysan n'en voudrait pas pour labourer son champ ! - Nous sommes les conquérants de l'Inde, mais nous sommes plus pauvres que lorsque nous avons quitté la Macédoine. Et, par-dessus le marché, nous sommes épuisés.

ANAXARQUE : Quant à la pauvreté, tu exagères.

PERDICCAS : Ecoute-moi bien : j'avais huit chariots bondés de ma part de butin : ils jalonnent maintenant la route que nous avons franchie depuis deux ans, de Bactres à Sangala. Il y a beau temps qu'ils ont été vidés par les pillards !

ANAXARQUE : Il faut bien que tout le monde vive.

PERDICCAS : Je ne suis pas une exception. Nous sommes tous dans le même dénuement, nous, les officiers généraux. Quant à l'indigence extrême des soldats, je ne veux même pas en parler.

ANAXARQUE : Alexandre saura vous récompenser royalement.

PERDICCAS : Mais quand ? Et où ? Nous trainons la misère, cependant que nous voyons les honneurs aller aux Barbares, aux Perses hier, aujourd'hui aux Indiens !

ANAXARQUE : Vous êtes donc non seulement pauvres et épuisés, mais encore amers et jaloux.

PERDICCAS : Jaloux, oui, et c'est bien compréhensible.

ANAXARQUE : Au lieu de pester, tu devrais t'efforcer de comprendre le dessein de ton roi. L'empire sera un grand brassage de Grecs et de Barbares, où il ne sera point. J'admire l'art intelligent avec lequel Alexandre réussit chaque fois à s'attacher, jusqu'au fanatisme, les rois qu'il abat. Ces honneurs aux Perses et aux Indiens, qui provoquent vos rageuses colères, ils sont indispensables à la cohérence de l'empire.

PERDICCAS : Je veux bien l'admettre, pourvu qu'il y ait une fin à cette équipée. Mais de quoi demain sera-t-il fait ?

ANAXARQUE : Oh ! Il ne faut pas être devin pour le prévoir : batailles féroces, pacifications généreuses, fondations de villes, organisation des conquêtes, puis batailles, pacifications, fondations de villes, et ainsi de suite.

PERDICCAS : Jusqu'aux derniers combattants, péniblement raclés en Macédoine ! (Il reste silencieux un moment, suivant distraitemment les allées et venues de Jollas.) Et puis, non ! Il ne peut en être toujours ainsi ! Je me refuse à le croire. L'Inde conquise, Alexandre a réalisé tous ses rêves. Que lui faut-il de plus ?

ANAXARQUE : En Sogdiane, cet ambassadeur scythe qui vint nous montrer sa tête semblable à une pomme cuite, je l'entends encore dire au roi, de sa petite voix tranquille : "Tu es le premier chez qui la satiété ait engendré la faim. Plus tu possèdes, et plus ton ardeur désire ce que tu ne possèdes pas." - Ce fleuve, sur les rives duquel nous sommes arrêtés, qu'y a-t-il au-delà, dis-moi ?

PERDICCAS (énergiquement) : Rien ! La forêt sauvage, peut-être, et encore la forêt... Nous sommes au bout du monde. Il n'y a rien au-delà de ce fleuve, rien, rien !

ANAXARQUE : Tu l'affirmes avec trop de conviction pour ne pas être persuadé du contraire. Tout le monde sait, par les Indiens eux-mêmes, qu'il y a là-bas d'autres royaumes. Mais enfin, de ce côté, qui est celui de l'Orient, je veux bien faire semblant de croire qu'il n'y a plus rien - si ce n'est le mystère fascinant du lieu où, chaque matin, le soleil se lève. Admettons donc que l'Est soit vide. Reste le Midi, où s'étendent de vastes contrées qui échappent encore à l'autorité du roi.

PERDICCAS (sombrement) : Je te le dis avec la plus grande résolution - je sais que tu ne rapporteras pas mes paroles ! - nous, les Compagnons de la première heure, nous en avons assez de cette vie, glorieuse tant qu'on voudra, mais finalement absurde s'il n'est pas possible de lui assigner une fin. Nous aspirons à la paix.

ANAXARQUE : Vous aspirez surtout à jouir, dans vos satrapies asiatiques, des fabuleuses richesses dont l'empire regorge.

PERDICCAS (violent) : Et quand cela serait ? Pourquoi pas, après tout ? Pourquoi dois-je toujours combattre quand d'autres jouissent déjà de leur récompense, Calas, en Hellespont, Sabictas en Lycie, Antigone en Phrygie ?

ANAXARQUE : Ceux-là combattent aussi, tu le sais bien ! Antigone est sans cesse obligé d'en découdre avec les montagnards de Lycaonie, et cette besogne est très meurtrière et sans gloire. N'a-t-on même pas appris que Calas qui est, lui aussi, toujours sous les armes, s'est fait proprement rosser par le petit roi des Bithyniens ?

PERDICCAS : Ils guerroient mais, au moins, ils sont chez eux. Ils donnent des ordres, ils n'en reçoivent pas. Ou, s'ils en reçoivent, ils ne sont pas gênés : le Maître est si loin d'eux ! Mais nous ? - Je suis déjà presque vieux, Anaxarque ; j'avais derrière moi une longue carrière accomplie sous Philippe quand j'ai suivi Alexandre. Maintenant, je désire savourer les fruits de mes travaux. Je ne veux pas crever demain, d'une flèche perdue, dans je ne sais quel district de cette terre inhumaine ! Et ce que je dis là, tous le pensent ! Eumène, Cratère, Leonnatos, Méléagre !

ANAXARQUE : L'un d'entre vous, au moins, ne joindra jamais sa voix aux vôtres - si toutefois vous élevez jamais les vôtres.

PERDICCAS : Héphestion ?

ANAXARQUE : Oui, Héphestion.

PERDICCAS : Nous venons justement de recevoir de ses nouvelles. Il s'est battu dans le sud comme un enragé, - mais il est vainqueur. Il nous rejoindra demain, tout fumant d'enthousiasme, je vois cela d'ici. - Héphestion est différent de nous, c'est vrai, mais c'est parce qu'il est semblable à Alexandre.

Sonnerie de trompette. Rumeurs. Perdiccas tend l'oreille.

ANAXARQUE : Le roi ?

PERDICCAS : Oui, voici Alexandre.

ANAXARQUE : Tu trouveras bon que je te laisse avec lui.

Anaxarque sort. Perdiccas et Jollas restent seuls sur scène un instant. Puis, Perdiccas compose son attitude et regarde venir le roi.

S C E N E I V

ALEXANDRE, CRATÈRE, PERDICCAS, JOLLAS

Alexandre apparaît. Il tient sous son bras son casque à plumes blanches. Cratère le suit. L'un et l'autre sont en tenue guerrière, et la fatigue d'une longue randonnée se lit sur leurs traits. Un serviteur, qui sortira de scène presque aussitôt, porte un luminaire que Jollas installe sur la table. Perdiccas s'incline profondément devant Alexandre, Jollas s'approche, met un genou à terre, Alexandre le relève et lui donne un baiser au front : mouvement gracieux exempt de toute équivoque. Jollas désarme Alexandre.

PERDICCAS : Je vois à ta mine que tu es satisfait de ta randonnée.

ALEXANDRE : Oh ! une excursion, une simple excursion, mais qui a été aussi une incursion dans les territoires qui s'étendent au-delà du fleuve... Très satisfait, oui. A-t-on des nouvelles d'Héphestion ?

PERDICCAS : Oui, elles sont excellentes. Héphestion sera de retour demain soir au plus tard.

ALEXANDRE : Vainqueur, j'imagine ?

PERDICCAS : Naturellement. - Ainsi, tu as passé le fleuve ?

ALEXANDRE : Nous avons passé le fleuve, Cratère et moi, avec une dizaine de soldats. Raconte-lui, cela, Cratère. (Il mange.)

CRATÈRE : Nous étions à la recherche d'un gué...

PERDICCAS : D'un gué ? Dans quel but ?

CRATERE (étonné) : Mais pour passer le fleuve, le moment voulu, avec l'armée...

ALEXANDRE (à Perdiccas) : Tu es surpris ?

PERDICCAS : Pourquoi passer le fleuve ?

ALEXANDRE : Mais, mon cher, tout simplement pour atteindre l'autre rive.

PERDICCAS : Mais à quoi bon, s'il n'y a rien sur cette autre rive ?

ALEXANDRE : S'il n'y avait rien de l'autre côté du fleuve, il serait stupide, en effet, de songer à le traverser. Mais qui t'a dit qu'il n'y a rien de cet autre côté ? Il s'y trouve, au contraire des choses considérables, des choses qui méritent qu'on aille les examiner de près.

CRATERE : Nous avons chevauché en direction du nord, et nous avons constaté qu'un important cours d'eau se jette dans l'Hyphase, et qu'en amont de ce confluent, l'Hyphase est guéable en plusieurs endroits. L'armée n'éprouvera aucune difficulté à opérer sa traversée.

ALEXANDRE : Nous avons constaté aussi que l'autre côté de l'Hyphase est peuplé, et qu'il faudra combattre immédiatement sur l'autre rive.

JOLLAS (il tend une coupe de vin à Alexandre) : Bois, tu as soif,

ALEXANDRE (il prend la coupe) : Voilà une coupe de vin qui est la bienvenue. Assieds-toi près de moi, Jollas. Il est dommage que j'aie dû sévir contre toi, car tu m'as manqué durant ces quelques jours. (Il fait le geste de porter la coupe à ses lèvres, mais se ravise.) Il me revient tout-à-coup un souvenir. C'était en Cilicie. J'étais assez gravement malade après avoir pris, couvert de sueur, un bain dans les eaux glacées d'une rivière. Philippe d'Arcanie, le vieux médecin qui s'était occupé de moi durant toute mon enfance, me prépara un remède puissant... Tu connais cette histoire, Jollas ?

JOLLAS : Non, mon roi.

ALEXANDRE : Alors sois bien attentif. Tandis que mon médecin choisissait ses herbes et me préparait une décoction de son invention, voilà qu'entre dans la tente où je reposais un messager porteur d'une lettre bien singulière. Sais-tu pourquoi ?

JOLLAS : Non.

ALEXANDRE : Parce qu'elle m'annonçait, cette lettre, que le même médecin qui était en train de me confectionner un remède, s'était vendu aux Perses, de sorte que je devais me méfier : loin de s'occuper à me guérir, il ne songeait qu'à m'empoisonner. (Un silence.) Je tenais la lettre entre mes mains, et le voici qui entre, tenant entre les siennes le breuvage qu'il me destinait. Sais-tu ce que je fis ?

JOLLAS (qui frissonne) : Je ne sais pas.

ALEXANDRE : Eh bien ! Je pris la boisson que me tendait mon médecin et il prit, lui, la lettre que je lui tendais. Et tandis qu'il lisait, et que l'horreur se peignait sur son visage, moi, je bus tranquillement le remède qui venait de lui.

Alexandre lève la coupe et la porte à ses lèvres. Jollas, doucement, arrête son mouvement, prend la coupe et la vide. Puis il se lève, couvre son visage de ses mains, car il pleure, et disparaît dans la tente.

S C E N E I

LES MEMES, moins JOLLAS

ALEXANDRE : Ce jeune garçon est vraiment trop sensible. Avec cela, je n'ai rien bu. (Cratère lui verse à boire.) Buvez donc tous avec moi, et réjouissez-vous : de belles heures nous attendent.

CRATERE (après avoir bu) : Que faisons-nous, Alexandre, de ce gymnosophiste qui a manifesté le désir de s'entretenir avec toi ?

ALEXANDRE (il repose la coupe et regarde Cratère) : Tu as raison, je l'avais oublié. Merci, Cratère, de m'en faire souvenir. Je suis curieux de savoir ce que cet étrange personnage me veut. Je te prie de le faire venir ici. Je veux l'interroger cette nuit encore.

CRATERE : Je suis à tes ordres.

Il sort.

S C E N E V I

ALEXANDRE, PERDICCAS

ALEXANDRE : Tu vas voir dans un instant une sorte d'homme des bois, une manière de sage de ce pays. Aristote payerait très cher l'occasion de s'entretenir avec lui.. Moi, je m'intéresse à ce personnage pour les raisons que tu devines. Il peut nous apprendre des choses dignes de retenir notre attention. Peut-être a-t-il des révélations à nous faire.

PERDICCAS : S'il parle grec.

ALEXANDRE : Même autrement. Mais il parle grec, bien qu'il ressemble rien moins qu'à un grec.

PERDICCAS (après un instant de silence) : Ai-je bien compris que tes intentions sont de franchir le fleuve et de continuer ton oeuvre de conquête du côté de l'Orient ?

ALEXANDRE : Tu as bien compris.

PERDICCAS : Mais il n'y a plus rien de ce côté ;

ALEXANDRE : Tu as déjà dit cela, Perdiccas, et ton insistance me surprend. Ne sais-tu donc pas aussi bien que moi qu'il y a, de ce côté, le royaume de Xandramès ?

PERDICCAS : C'est Poros qui l'affirme ; mais est-il digne de confiance ?

ALEXANDRE : Ses renseignements sont confirmés par des informations que j'ai puisées à d'autres sources. Il faut donc les tenir pour sûres. Un immense royaume s'étend le long d'un fleuve immense : le Gange. Le Nil coule du sud au nord, l'Indus du nord au sud ; ce Gange mystérieux, lui, coule de l'ouest à l'est, et il va se perdre dans l'océan. (Un silence.) D'ailleurs, ce Xandramès, fils d'un vulgaire barbier, est un usurpateur. L'expédition que je projette est donc pleinement justifiée. A quoi songes-tu ?

PERDICCAS : A cet Orient ultime où tu rêves d'aller.

ALEXANDRE : Je ne rêve pas ; j'ai décidé.

PERDICCAS : Ta décision me consterne.

ALEXANDRE : Auraistu peur ?

PERDICCAS : Peur ! Moi ! O Alexandre ! Tu sais bien que j'ignore la peur. Je songe seulement à la détresse de tes pauvres Macédoniens.

ALEXANDRE ( rudement ) : Mes Macédoniens me suivront. Ils grogneront peut-être. Qu'ils grognent, pourvu qu'ils marchent ! Bien entendu, je conçois la nécessité d'une relève pour un certain nombre d'entre eux. Nous licencierons les plus vieux ainsi que les blessés graves, après les avoir bien pourvus. Je sais que vous gémissiez tous sur votre pauvreté, parce que vous avez perdu les bagages qui alourdissaient notre marche ; mais songez donc que vous aurez votre part du fabuleux trésor des Perses qui repose à Babylone ! Nous sommes riches, Perdiccas ! Et ceux que je renverrai en Macédoine seront les premiers à s'en apercevoir.

PERDICCAS : Le point extrême où se trouve notre armée, une colonne de fantassins a besoin de cinq mois de marche pour le rejoindre. L'empire s'est monstrueusement allongé, et tu veux l'étendre davantage encore !

ALEXANDRE : Quand avons-nous jamais souffert d'être coupés de nos bases ? Quand avons-nous jamais constaté que nos ravitaillements n'arrivaient pas jusqu'à nous ? Suis-je un chef imprévoyant ? Tu parles comme si tu ignorais que je prends autant de soin à organiser mes arrières qu'à préparer mes expéditions ! Ou bien te révoltes-tu, Perdiccas ?

PERDICCAS : Ma révolte - si révolte il y a - est sans conséquence. La révolte dangereuse est celle qui se dissimule et qu'on ne soupçonne pas. Je sais que tu es un chef prévoyant. Mais tu ne peux tout voir, tu ne peux être partout. Un éloignement trop grand de tes capitales (et tu veux t'en éloigner encore !) ne peut que favoriser des actions de nature à mettre ton oeuvre en danger. Pourquoi, au lieu de t'acharner à chercher le bout du monde, ne te consacres-tu pas plutôt à organiser l'immense empire que tu as conquis ? C'est ce que je ferais, moi, si j'étais à ta place.

ALEXANDRE : Et c'est ce que je ferais aussi, si j'étais Perdiccas. Mais je suis Alexandre. - Oui, nous sommes loin de l'Egypte, loin de la Syrie, loin de la Babylonie, et plus loin encore de la Grèce et de la Macédoine ; mais nous ne sommes pas si loin qu'il y ait des périls à craindre. Et, même, nous pouvons aller plus loin encore. Du côté de l'orient, l'océan est le terme assigné par la nature à notre entreprise. Nous devons y aller et nous le verrons bientôt si nous consentons à faire un dernier effort.

PERDICCAS : Un dernier effort ! Mais, pour l'heure, nous manquons de tout, Alexandre, c'est mon devoir de te le dire !

ALEXANDRE : Nous aurons tout à profusion et, pour commencer, des hommes, des recrues fraîches, envoyées par Antipater. Ces troupes seront cantonnées le long de l'Indus et instruites par quelques anciens à la poigne solide, qui demeureront ici. Tu peux être de ceux-là, si tu le veux. (Geste de Perdiccas.) Tu ne le veux pas ?

PERDICCAS (pris de court) : Non.

ALEXANDRE : Mais si je le veux, tu restes ici. (Les deux hommes s'affrontent du regard ; Perdiccas plie.) D'ailleurs, mon cher, si le Macédonien fait défaut, le Perse et l'Indien, en revanche, abondent !

PERDICCAS : Ils abondent trop ! Nous sommes noyés dans leur masse ! On te reproche d'en être venu à préférer les Barbares aux Grecs !

ALEXANDRE : On se trompe. Je ne préfère pas les Barbares aux Grecs, mais le conquérant de l'Asie ne peut préférer les Grecs aux Barbares. Du moins, il ne peut montrer qu'il les préfère. Comprends-tu cela ? Voyons, Perdiccas, ton humeur est singulière, ce soir. Es-tu souffrant ?

PERDICCAS : Pas du tout.

ALEXANDRE : Alors, fais un autre visage. Je suis votre roi, c'est-à-dire votre ami, votre parent, le premier d'entre vous, mes Compagnons ! Quant aux Perses et aux Barbares, je suis aussi leur roi, mais avant tout je suis leur maître.

SCENE VII (1)

ALEXANDRE, PERDICCAS, CRATÈRE, HERAKLION

Entrent Cratère et Héraklion. Celui-ci, à moitié nu et sauvage d'aspect, s'approche lentement. Il considère Alexandre et Perdiccas comme s'il cherchait à deviner lequel des deux est le roi. Puis il s'agenouille devant Alexandre et se prosterne front contre terre. Alexandre le relève affablement.

ALEXANDRE : Tu as demandé à voir Alexandre : c'est moi. As-tu à me parler ? Je t'écoute. Mais dis-moi d'abord qui tu es, et comment il se fait que tu parles grec.

HERAKLION : Pour toi, je suis Héraklion. On me donne ici un autre nom. Mais tu aurais peine à le répéter. Il est donc inutile que je te le dise.

ALEXANDRE : Tu es donc grec ?

HERAKLION : Mon père était grec, officier au service d'Artaxerxès, deuxième du nom. Il le servit fidèlement dix années durant. Puis il encourut sa disgrâce, s'enfuit de Perse, mena une vie aventureuse qui le conduisit au pays des Málavas. Il s'y fixa, et prit pour femme une indigène de basse caste, qui me donna le jour voici un demi siècle.

ALEXANDRE : N'est-ce pas le pays des Málavas que l'on trouve immédiatement au sud-ouest lorsqu'on descend le fleuve ?

HERAKLION : Oui. C'est un pays d'hommes belliqueux et opiniâtres, qui n'ont jamais accepté aucune domination étrangère.

ALEXANDRE : Est-ce pour m'en avertir que tu as manifesté le désir d'être reçu par moi ? Peut-être même es-tu l'envoyé du roi de ce pays ?

HERAKLION : Non. Je vis à l'écart de tous et de tout. Je ne m'occupe ni de guerre ni de politique. Je ne suis l'envoyé de personne.

ALEXANDRE : Quelles sont tes ressources ? Pratiques-tu un art quelconque ? Cultives-tu la terre ?

---

(1) Le passage entre crochets peut être supprimé à la représentation.

HERAKLION : Non. Je ne possède aucun bien. Je vis au jour le jour de ce qu'on me donne.

ALEXANDRE (à Cratère et Perdicas) : Voici donc un nouveau Diogène, mais un Diogène sans tonneau. (À Héraklion.) Désires-tu que moi, Alexandre, je te fasse quelque don ?

HERAKLION : Les gens de ma sorte, Roi, mendient le pain nécessaire à leur subsistance, mais ils se font une loi de refuser tout cadeau superflu. Je n'ai besoin ni d'or, ni de palais, ni de chevaux, ni d'armes, ni de femmes, ni d'esclaves, ni même de livres.

ALEXANDRE : Donc, tu es libre. C'est cela que tu veux dire. Celui qui n'a besoin de rien est le maître de tout. Je connais l'aphorisme.

HERAKLION : Je possède la paix profonde, qui vaut plus que ton empire. Toi, ton cœur ne connaît pas la paix.

ALEXANDRE : Qu'en sais-tu ?

HERAKLION : Si tu possédais cette paix, tu ne chercherais pas le bout du monde. Tu posséderais, où que tu te trouves, ce qui se dérobe obstinément à toi.

ALEXANDRE : Tu imagines cela, Homme. Tu ne manques pas de suffisance ! - Mais tu m'intrigues et je veux te questionner encore. Tu n'as ni femme, ni enfants ; tu n'exerces aucune activité ; tu ne possèdes rien, pas même un livre ; à quoi occupes-tu donc tes journées ? Les heures sont longues à celui qui ne fait rien.

HERAKLION : J'apprends à connaître.

ALEXANDRE : À connaître quoi ?

HERAKLION : La vérité.

ALEXANDRE : La vérité ? Qu'est-ce que la vérité ? (Héraklion ne répond pas.) Pourquoi ne veux-tu pas me répondre ?

HERAKLION : Je ne suis pas sûr que ma réponse te conviendrait.

ALEXANDRE (aux autres) : Ce bonhomme ne manque pas d'audace, au surplus.

PERDICAS : Renvoie-le, Alexandre, tu perds ton temps avec ce fou.

ALEXANDRE : Rien ne presse. (À Héraklion.) [ Je ne t'ai pas appelé, c'est toi qui as demandé à me voir, et j'ai accédé à ton désir. Maintenant que tu es devant moi, j'entends que tu répondes à mes questions. Au besoin, je l'exige.

HERAKLION : Dire la vérité, Roi, n'est-ce pas dire "ce qui est" ?

ALEXANDRE : Dire "ce qui est" ? Voyons... si je dis : "Perdiccas est de mauvaise humeur ce soir", je dis la vérité, parce que, effectivement, ceci est, ce soir, que "Perdiccas est de mauvaise humeur"... C'est cela ?

HERAKLION : Si dire la vérité c'est dire "ce qui est" et non pas dire "ce qui n'est pas" comme celui qui ment ou comme celui qui se trompe, il faut aussi, n'est-ce pas, que la recherche de la vérité soit la recherche de "ce qui est" ?

ALEXANDRE : Probablement. (Aux autres.) Ce n'est pas Diogène qui est devant nous, c'est Socrate, un Socrate que Platon, dans ses Dialogues, n'avait pas prévu. (A Héraklion.) Ensuite ?

HERAKLION : Il faut donc aussi, ô Roi, que la connaissance de la vérité soit, tout uniment, la connaissance de "ce qui est". Tu viens de nommer Platon. Il savait, lui, que la vérité ne se donne qu'à celui qui la désire aussi fortement que désire l'eau vive le voyageur perdu dans le désert et torturé par la soif. J'ai été - je suis encore peut-être - ce voyageur altéré. Je ne connais qu'un désir : le désir de la vérité, qui est le désir de "ce qui est" - j'entends : de l'Être qui existe absolument.

PERDICCAS (il bâille) : Si tu n'y vois pas d'inconvénient, Alexandre, je vais me coucher.

ALEXANDRE : J'y vois de l'inconvénient, veuillez m'excuser. Reste ici, car j'aurai besoin de toi, tout à l'heure, et aussi de Cratère. (A Héraklion.) Mais finissons-en avec toi. Je crois que tu me parles de Dieu ? Ou bien est-ce que je me trompe ?

HERAKLION : L'Être absolu est la suprême réalité. Souviens-toi, d'autre part, que connaître c'est devenir semblable à ce que l'on connaît. Si tu connais le mal, tu deviens mauvais. Si tu connais la réalité suprême, tu deviens la réalité suprême.

ALEXANDRE : C'est-à-dire Dieu ?

HERAKLION : Tu dis la vérité.

ALEXANDRE : Et tu es devenu Dieu ?

HERAKLION : J'apprends à le devenir.

ALEXANDRE (il regarde Héraklion d'un air songeur) : C'est évidemment une grande occupation. Mon maître Aristote ne m'en a jamais dit autant. Il est vrai que, pour lui, Dieu est une pensée qui se pense et que cette pensée ignore superbement le monde d'ici-bas.

HERAKLION : C'est que ce monde d'ici-bas n'est qu'une apparence illusoire. Il paraît exister, en réalité il n'existe pas. La mort apporte à chacun de nous cette révélation étourdissante.

ALEXANDRE : Ah ! Voilà la raison ! Mais dans ces conditions, mon cher, quelle vaine curiosité t'a conduit vers moi ? Quelle ombre de propos peut, à l'ombre que je suis, tenir l'ombre que tu es ?

HERAKLION : Ce monde est une apparence illusoire ; malgré cela, tout être humain porte en lui le germe de l'existence éternelle. Tout être humain existe assez pour porter ce germe ! J'existe donc assez et tu existes assez pour que ma démarche auprès de toi ait un sens.

ALEXANDRE : J'en suis bien aise. Et, maintenant, } venons-en à ce  
que tu as à me dire.

HERAKLION : J'ai désiré te rencontrer, Roi, pour te donner ce conseil : retourne sur tes pas, car tu n'es pas au bout du monde.

ALEXANDRE : C'est justement parce que je ne suis pas au bout du monde que j'entends poursuivre ma route vers l'Orient.

HERAKLION : Tu veux dominer même sur les extrémités de la terre, mais la terre n'a pas d'extrémités.

ALEXANDRE : Tout royaume de ce monde m'appartient de plein droit. (Temps.) Tu t'exerces à devenir dieu dans le silence des forêts mais tu ignore à qui tu as affaire. Veux-tu le savoir ? Je suis le fils de Zeus-Ammon. Cette terre que tu méprises, j'ai mission de la vivifier et d'y instaurer le règne de la fraternité universelle. L'action que je mène réfute ton pessimisme.

HERAKLION : Lorsque, à la tête de tes troupes, tu auras franchi le fleuve et marché dix jours devant toi, tu te heurteras à un Etat si puissant que son prince peut mettre en ligne contre toi cinq mille éléphants de combat et un quart de million d'hommes.

CRATERE : Est-ce possible, Alexandre ?

ALEXANDRE : C'est vrai. (A Héraklion, et s'exaltant à mesure qu'il parle.) Crois-tu m'effrayer avec cela ? Tu réveillés plutôt en moi la vertu guerrière ! Ecoute, Héraklion : lorsque je suis entré en Inde, j'ai d'abord conquis la ville de Massaga, dont la reine devint ma prisonnière, et j'ai pris ensuite la forteresse d'Aornos dont on dit qu'Héraklès lui-même, du temps qu'il parcourait la terre, ne put venir à bout. Mais cela n'est rien. Soudain, je me suis trouvé devant Nysa. - Nysa, en Inde ! Mais

sais-tu qu'en Grèce, toi qui es grec à demi, Nysa est le nom du lieu saint où Dionysos, confié à Hermès, fut élevé ? Connais-tu Euripide, homme des bois ? Voilà comment, par sa bouche, parle Dionysos ! (Il récite.) "Et j'ai quitté la terre de Lydie, riche en or, et la Phrygie, et la Perse, brûlée par le soleil ardent, et les orageuses contrées où habitent les Mèdes, et les remparts de la Bactriane !" Si tu l'ignores, je te l'apprends : Dionysos, héros civilisateur, parcourut toute l'Asie, enseignant aux hommes l'art de cultiver la vigne et les mystères sacrés de son culte ; et c'est à Nysa, en Inde, qu'il s'est arrêté ; car, par une rencontre étrange, mais combien significative, une montagne voisine de cette Nysa indienne porte, dans la langue du pays, un nom qui, en grec, signifie "cuisse". Cette montagne sacrée, qui est l'axe du monde, mes Compagnons et moi, couronnés de pampre et de lierre, nous l'avons gravie et, durant sept jours, nous nous sommes abandonnés aux ivresses de Dionysos - Bakkhos ! (Il s'arrête à bout de souffle, comme épuisé.)

HERAKLION : Et puis ?

ALEXANDRE : Et puis ? Voici ! C'est Dionysos lui-même qui m'inspire ou, si tu préfères, la volonté de Dieu. Et cette volonté, que je dois accomplir, m'ordonne de faire ce que Dionysos lui-même n'a pas fait : l'unité de la terre des hommes !

HERAKLION (très calme) : Tu vaincras donc le roi Xandranès ; tu renverseras ses hommes et ses éléphants ; tu prendras ses forteresses et tu règneras sur les deux rives du Gange.

ALEXANDRE : Il en sera ainsi !

HERAKLION : Mais tu n'auras pas atteint le bout du monde.

ALEXANDRE : J'aurai atteint l'Océan, l'Océan dont Hésiode a dit qu'il était le fils du ciel et de la terre - et la limite de la terre qu'il enserme dans ses bras immenses ! Tout à une fin. La terre aussi a une fin.

HERAKLION : Et aussi ta capacité de vaincre. Il n'y a pas de bout du monde, Roi ; il y a toujours un au-delà. Au-delà de l'Océan il y a des terres encore, dont le nombre te donnerait le vertige si tu le connaissais. Ces gigantesques montagnes dont tu as vu de loin les cimes neigeuses, et où l'Indus et le Gange prennent leurs sources, elles cachent des contrées si nombreuses et si grandes que ton empire y ferait figure de province. Si tu continues d'avancer toujours plus à l'est, tes vaisseaux longeront des côtes dont il est impossible de mesurer l'étendue. Je veux cependant supposer que ton génie est capable de l'emporter, malgré tant d'obstacles. Alors ta quête de l'Orient éternel t'aura ramené au seuil occidental, d'où tu étais parti. Tes travaux surhumains aboutiront à te ramener à ton point de départ.

ALEXANDRE : Mais je les aurai accomplis ; mais le monde, après cela, ne sera plus le même. Est-ce pour m'apprendre que la terre est une sphère que tu es venu jusqu'à moi ? On enseigne cela en Grèce, entre autres choses. Non ! Tu es venu à moi pour tenter de m'épouvanter ! Eh bien ! Sache que, si grandes qu'elles soient, ces étendues dont tu me parles n'accablent pas mon âme. Je sais qui tu es ! Tu es le démon de la désespérance auquel tout héros doit un jour, tôt ou tard, faire face !

HERAKLION : Je ne suis pas ce que tu dis. Tu parles de ton âme. Accepte d'entendre ceci : ton âme n'est pas beaucoup plus précieuse que la mienne, à moi qui ne suis rien ; mais elle l'est infiniment plus que ces mondes que tu convoites et qui se refuseront à toi.

ALEXANDRE (rudement) : Maintenant, conclus, il est temps. Les affaires sérieuses m'attendent - et tu m'excèdes.

HERAKLION : Trois puissances concourent à l'accomplissement des actions humaines : la volonté, la providence et le destin. Tu dois craindre qu'un orgueil démesuré pervertisse ta volonté car, s'il en est ainsi, la providence s'éloignera de toi, et tu perdras ton âme pour avoir voulu posséder le monde. Voilà ce que je devais te dire, et voilà qui est dit.

ALEXANDRE : Homme de négation ! Tu crois que cette vie est un songe et que l'action enchaîne l'homme et fait sa misère !

HERAKLION : J'ai dit seulement que l'action, pour être bonne, doit être providentielle, et je t'ai mis en garde contre l'égarement.

ALEXANDRE : Aie donc tes apaisements. C'est la Providence divine qui me guide ! Regarde Alexandre ! Comme Dionysos, je viens de Zeus ! J'ai reçu le mandat de donner à cette terre à laquelle tu ne crois pas sa justification et ses mesures ! (Héraklion détourne les yeux, Alexandre se plante devant lui.) Regarde-moi, te dis-je ! Tu cherches Dieu ? Eh bien ! Je viens de Dieu ! Et non point à la manière des autres hommes, dont Dieu est en effet la cause, mais exactement comme un fils vient de son père !  
- Et maintenant, va-t-en !

Héraklion, très lentement, plie un genou, puis l'autre, et se prosterne front contre terre. Il se relève et s'éloigne en reculant. Sur le point de disparaître, il lève la tête et considère Alexandre avec un calme et une assurance qui affirment l'égalité. Puis il sort.

S C E N E V I I I

ALEXANDRE, PERDICCAS, CRATERE

CRATERE : C'est Callisthène revenu parmi nous !

ALEXANDRE : Non, je ne crois pas. Celui-ci va plus loin, et il est plus dangereux.

CRATERE : Effrayant pays qui produit de tels hommes !

PERDICCAS : Et encore, celui-ci est la moitié d'un grec.

CRATERE : Il n'y a donc pas de bout du monde, et courant toujours devant soi, à la recherche du lieu où le soleil se lève, on revient à son point de départ !

PERDICCAS : C'est pourquoi... (Il s'interrompt.)

ALEXANDRE : C'est pourquoi ?

PERDICCAS : Rien. Ou plutôt, ceci : c'est un long détour pour revenir en Macédoine !

Alexandre se détourne. Cratère et Perdicas se regardent.

CRATERE : Alexandre ! (Alexandre se retourne.) Que comptes-tu faire ?

ALEXANDRE : Donner des ordres.

PERDICCAS : Quels ordres, si je puis poser la question ?

ALEXANDRE : La campagne du Gange commence demain. - Jollas !

Jollas sort de la tente et se présente à Alexandre.

S C E N E I X

LES MEMES, JOLLAS

ALEXANDRE : Que faisais-tu dans cette tente ?

JOLLAS : Je dormais, après avoir pleuré.

ALEXANDRE (après l'avoir longuement regardé) : Fais sonner le rassemblement des généraux. Je désire aussi qu'un messager soit dépêché sur le champ au-devant d'Héphestion et que celui-ci me rejoigne dans les délais les plus brefs. Qu'il laisse le commandement de ses hommes à l'officier le plus ancien. As-tu compris ?

JOLLAS : J'ai compris.

ALEXANDRE : Insiste sur la nécessité de son retour immédiat !

JOLLAS : Ce sera fait.

Jollas sort.

S C E N E X

ALEXANDRE, PERDICCAS, CRATERE

ALEXANDRE (il développe un ordre de dispositions mûrement réfléchies) : L'armée combattante sera divisée en trois corps. À la tête du premier, toi, Cratère, avec Poros et Taxila. Vous remonterez les vallées du nord, puis vous ferez mouvement vers l'est, jusqu'au Gange supérieur. Les détails de cette opération te seront donnés demain. (Silence.) À la tête du second corps d'armée, moi, avec Héphestion et Méléagre. Je me réserve la tâche la plus difficile : la reconnaissance d'un désert redoutable qui se trouve à l'est, à cinq jours de chevauchée d'ici.

On sonne le rassemblement des généraux. Alexandre écoute.

ALEXANDRE : Le troisième corps sera commandé par Ptolémée avec, sous ses ordres, les Perses et les Bactriens. Voici sa mission : opérer un mouvement en direction du sud, puis effectuer sa jonction avec mon corps d'armée, en un point dont la position sera précisée en temps opportun. Voilà l'essentiel de mes instructions.

PERDICCAS : Et moi ?

ALEXANDRE : Toi ?

PERDICCAS : Oui, moi ?

ALEXANDRE : J'ai besoin d'un homme fort et sûr pour tenir solidement l'Indus et, accessoirement, pacifier les régions du sud. Ne te l'ai-je pas dit ?

PERDICCAS : C'est bien.

ALEXANDRE : Tu n'es pas satisfait ?

PERDICCAS : Que je parte ou que je reste, cela est égal.

Les généraux commencent à se rassembler.

## S C E N E X I

LES MEMES, LES GENERAUX

Alexandre marche de long en large. Personne ne dit mot. La scène se garnit des généraux qui, mal vêtus, négligés, ne paient guère de mine. On voit que l'un ou l'autre est blessé.

ALEXANDRE (il se campe devant les généraux rassemblés et rompt un silence pesant) : Nous levons le camp. (Tous deviennent attentifs.)  
La campagne du Gange commence demain soir.

Murmures.

PREMIER GENERAL : Le Gange ?

ALEXANDRE : Nous franchirons l'Hyphase et nous marcherons vers l'est. Vous serez répartis en trois corps, Eumène organisera cette division.

Je désigne comme chefs de corps, directement responsables devant moi, Héphestion, Ptolémée et Cratère.

PREMIER GENERAL : Je suppose qu'il est permis de t'interroger ?

ALEXANDRE : Certainement.

PREMIER GENERAL : Tu as décidé une nouvelle campagne au-delà de l'Hyphase...

ALEXANDRE : Oui, j'ai décidé cela.

PREMIER GENERAL : Pourquoi ne nous as-tu pas consultés ?

ALEXANDRE (posément) : J'ai décidé sans vous consulter, c'est vrai. Mais, ayant décidé, je vous consulte. Il est loisible à chacun de vous de me présenter des suggestions.

DEUXIEME GENERAL : Nous ne pouvons marquer notre accord. Jusqu'ici nous t'avons suivi bien volontiers. C'est que les régions où tu nous entraînaient appartenaient à l'empire perse que nous combattons : nous ne les connaissions pas, mais elles ne nous étaient pas trop étrangères. Mais au-delà de l'Hyphase commence un monde nouveau, dont nous ne savons rien, et qui nous inspire de la crainte. Tu ne peux nous y aventurer. Même Darius n'a pas osé y porter ses armes !

ALEXANDRE (violence soudaine) : Il y a ici plus que Darius ! Le vainqueur de Darius doit oser faire ce que Darius n'a pas fait !

PREMIER GENERAL : Si tu nous consultes, nous avons le droit de formuler nos objections.

DEUXIEME GENERAL : Ou bien tu ne nous as réunis que pour nous donner des ordres !

ALEXANDRE : Il m'appartient de donner des ordres.

TROISIEME GENERAL : Tu rêves, Alexandre, à de nouvelles équipées, et dans quel pays inhumain ! Et tu ne vois pas que tes soldats sont à la limite de leurs forces !

DEUXIEME GENERAL : Ils haïssent déjà cette Inde où tout est démesuré... Ils refuseront d'obéir si nous leur commandons d'aller plus loin encore.

QUATRIEME GENERAL : Il t'appartient de donner des ordres ; il nous appartient de les exécuter en donnant des ordres à notre tour. Nous savons que nous ne serons pas obéis !

ALEXANDRE : J'ai prévu vos objections...

PREMIER GENERAL : Non ! Notre refus !

ALEXANDRE (fait mine de ne pas entendre) : ... et j'ai des réponses qui vous apaiseront. Je reconnais que je vous dois des explications. Mais je vous prie, mes Compagnons, d'être raisonnables et de m'écouter calmement. Je n'ignore pas que bien des bruits destinés à vous alarmer ont été répandus à dessein par les habitants de ce pays. Pourquoi ? Pour vous inspirer la crainte des nations qui sont au-delà de l'Hyphase. Pourquoi encore ? Pour nous inciter à nous cantonner ici dans une défensive mortelle. Vous le savez depuis que nous guerroyons ensemble : l'armée forte est l'armée offensive, l'armée qui attaque, l'armée à qui appartient l'initiative. Nous avons conquis l'Indus. Pour rester les maîtres de cette conquête, nous devons conquérir le Gange. Mais alors nous serons en paix, car il n'y a rien au-delà, que l'océan. Est-ce clair ?

Silence.

ALEXANDRE : Je reconnais donc qu'il nous faudra compter avec les peuples qui nous guettent au-delà de l'Hyphase. Mais de là à vous en épouvanter, il y a de la distance ! Tous les bruits qui vous inquiètent ne sont que des mensonges. Ah ! mes Compagnons ! Il y a longtemps que nous aurions été chassés de l'Asie si nous avions accordé le moindre crédit à toutes ces fables dont on nous rebat les oreilles depuis que nous avons franchi l'Hellespont ! N'est-ce pas ?

Silence des généraux.

ALEXANDRE : Si, cependant, c'est cela qui vous trouble, examinons les choses entre nous. Qu'est-ce que vous craignez ? Les éléphants de Xandramès ? Mais souvenez-vous de ceux du roi Poros, qui se sont retournés contre leurs maîtres et les ont réduits en bouillie ! Ah ! Ah ! Ah ! Qu'importe, voyons, qu'il y ait trois, quatre, cinq mille éléphants, s'il suffit d'en affoler un seul, en lui tranchant la trompe, pour que tous les autres prennent la fuite ! C'est si vrai que je n'ai pas voulu, moi, de ces bêtes-là dans notre armée... N'est-il pas vrai, mon brave ?

Le personnage interpellé baisse la tête et ne répond pas.

ALEXANDRE : Ou bien... dois-je comprendre que votre inquiétude vient de la multitude de cavaliers et de fantassins qu'on dit que Xandramès peut mettre en ligne ? Mais qu'est-ce que cela peut vous faire, à vous, les Macédoniens du Granique et d'Arbèle ? Comme si c'était la première fois que je vous invitais à vous battre à un contre six, huit, dix ! Dites-moi ?

Silence buté. On entend les premiers grondements d'un orage qui vient.

ALEXANDRE : Mais l'Asie est gorgée du sang des Perses que vous avez répandu, mes Compagnons ! Et aujourd'hui, ce n'est pas comme hier ; des Scythes, des Bactriens, des Sogdiens, des Indiens marchent avec nous, encadrés par nous ! Par dizaines de mille ! Soyez sûrs, d'ailleurs, ne vous méprenez pas, que ce n'est pas en eux que je mets ma confiance, mais en vous ! En toi, Leonatos ! En toi, Méléagre !

Même jeu que plus haut.

ALEXANDRE : Ah ! Vous refusez de me répondre ! J'ai donc vu juste ! Vous avez peur, tous, tant que vous êtes ! Seriez-vous devenus des filles, des eunuques ? L'Orient vous aurait donc pourris ?

Grondements de l'orage.

ALEXANDRE : Je vous ordonne de répondre ! Répondez, si vous n'êtes pas des lâches !

Il court à eux, en saisit un par la tunique, le jette au sol, voit qu'il est blessé, recule. L'autre se relève lentement. Bruits d'orage.

ALEXANDRE : Je vous en prie, mes Compagnons, montrez-moi ces coeurs ardents et confiants que je connais si bien . Comprenez bien ceci : nous ne sommes plus au début de nos travaux ; au contraire, nous touchons à leur terme : nous voici presque à l'endroit où le soleil se lève et l'Océan, notre but, est tout proche ! Atteignons-le, je vous en conjure, et alors, je vous le promets solennellement, tous ensemble, ayant soumis la terre entière, nous retournerons en Macédoine !

Il les regarde un à un avec anxiété. Il arrive à la hauteur de Perdicas, qui le regarde hardiment. Alexandre détourne les yeux, s'éloigne de ses Compagnons.

ALEXANDRE (il leur tourne le dos et parle dans le vide, comme s'ils étaient devant lui) : Tous, en Macédoine ! Et riches !... Vous voulez des villes ! En voici ! De l'or, des pierres précieuses ? En voilà ! Et des femmes, mes amis, tant que vous en voudrez ! Et des esclaves, à n'en savoir que faire ! (Il se tourne tout d'une pièce.) Mais il faut me suivre ! Me suivre ! Jusqu'au bout du monde !

Toujours le même silence. Les généraux se tiennent frileusement serrés les uns contre les autres.

ALEXANDRE : O mes amis ! Cette nuit, je vous implore moi, votre roi, moi qui n'ai jamais rien exigé de vous sans m'être, le premier, exposé au danger ! Je vous supplie d'achever avec moi l'oeuvre à laquelle vous avez si bien collaboré jusqu'ici ! Vous êtes libres. S'il y en a parmi vous qui répugnent à me suivre, qu'ils sachent que je ne leur en tiendrai aucune rigueur, j'en fais le serment ! Mais que les volontaires, que les amoureux de la gloire parfaite viennent à moi !

Personne ne bouge.

ALEXANDRE : Je vous ai instruits, je vous ai priés, je vous ai conjurés, je vous ai invectivés, je vous ai implorés... Que faut-il donc que je fasse, ô mon Dieu ! pour rompre votre silence obstiné ? Ah ! Je ne vous reconnais plus. Mais quel tort ai-je donc fait que vous ne vouliez même plus me regarder ? Vous m'abandonnez, vous me livrez à l'ennemi, moi, votre roi ! Allez ! Allez vous-en ! J'irai sans vous trouver tout à la fois une gloire immortelle et la mort ! - Quoi ! Pas un de vous ne me fera l'aumône d'une réponse ?

DEUXIEME GENERAL (il se détache du groupe et tombe à genoux) :  
Aie pitié de nous, Alexandre ! Nous sommes misérables ! Nos  
bras n'ont plus de force et nous avons peur !

Alexandre se détourne brusquement. Alors ils sortent en  
silence. Alexandre est seul. Il s'accroupit, se tasse  
sur lui-même. Violent coup de tonnerre.

ALEXANDRE : Dionysos ! Dionysos !... Dionysos !...

R I D E A U

A C T E T R O I S I E M E

Babylone, 323

Une salle d'audience du Palais. Elle comporte un siège royal surélevé. On comprend qu'Alexandre et les chefs macédoniens l'ont aménagée pour y tenir leur conseil, car on y voit une large table basse, couverte de documents et entourée de sièges, dont le style grec ne laisse pas de détonner avec la riche décoration perse. Sur la table, un petit gong de métal.

S C E N E I

EUMENE, DINOCRATE, PTOLEEMEE

Au lever du rideau, Dinocrate et Eumène sont assis l'un en face de l'autre. Eumène est vêtu assez somptueusement : c'est le premier dignitaire de l'Empire. Ptolémée, dans une pose nonchalante, suit la conversation.

DINOCRATE : Où en étais-je ?

EUMENE : Eh bien, je n'en sais rien. (Il étouffe un bâillement.)  
Tu parles trop, et trop vite.

DINOCRATE : Voyons, je disais... Reprenons. Le tombeau lui-même...  
Mais as-tu seulement vu le tombeau ?

EUMENE : Certainement. Une masse pareille ne passe pas inaperçue !  
Mais je n'ai vu que l'extérieur. J'avoue que c'est impressionnant.

DINOCRATE : Tu dois le visiter, Eumène ! Tu verras qu'il repose sur  
un bâtiment carré divisé en trente compartiments plafonnés en  
troncs de palmiers. Merveilleux coup d'oeil ! Il compte cinq  
étages...

EUMENE : Qu'est-ce qui compte cinq étages ? Le bâtiment carré ?

DINOCRATE : Non, voyons ! Le tombeau, qui repose sur le bâtiment  
carré.

EUMENE (il consulte distraitement des documents) : Je n'ai pas eu  
le loisir de me tenir au courant...

DINOCRATE : C'est pourquoi je te renseigne, mon chancelier !  
Car tu es devenu chancelier, n'est-ce pas ? Fonctions absorbantes,  
je présume ?

EUMENE : Très absorbantes.

DINOCRATE : Belle carrière que la tienne, depuis Alexandrie d'Egypte !  
Je me souviens du modeste officier que tu étais à cette époque...  
Timide, même, mais combien fier d'être le secrétaire d'Alexandre !  
Et te voilà chancelier ! N'as-tu pas, entre temps, épousé  
une princesse ?

EUMENE : Nous avons tous épousé des princesses, mon cher. Alexandre, avant de tomber amoureux de la belle Roxane, et de l'épouser, avait déjà pour femme cette Barsine qui, depuis, lui a donné un fils...

DINOCRATE : La fille du vice-roi Artabase ?

EUMENE : C'est cela. Ce vieux, noble et respectable Perse est le père de trois soeurs : Barsine, Artonis et Artacama. Alexandre avait épousé la première ; nous nous sommes partagé les deux autres, Ptolémée et moi : à moi Artonis, à lui Artacama. Oui, nous nous sommes unis à des princesses asiatiques, mon cher Dinocrate, même lorsque, déjà, nous avions pour femmes des macédoniennes. Nous sommes tous quelque peu polygames, à l'exemple du roi qui, après Barsine et Roxane, a encore mis dans son lit Statira, la fille de Darius.

DINOCRATE : Et vous êtes tous devenus ce qu'on appelle des grands de ce monde.

EUMENE : Comme tu dis.

DINOCRATE : Et riches !

EUMENE : Très riches : Alexandre a tenu ses promesses. En Inde, nous n'avions plus rien, à peine ce qu'il fallait d'armes et de chevaux... Et il est difficile de décrire les souffrances que nous avons endurées là-bas ! (Il s'anime.) Nous sommes revenus par la vallée de l'Indus, apportant férocelement la guerre à une multitude de peuples qui ne savaient seulement pas qui nous étions. Dans une rencontre, Alexandre fut transpercé par une flèche - sa dix-septième blessure grave - et, trois jours durant, balança entre la vie et la mort. Enfin, après sept mois d'aventures, s'offrit à notre vue cet Océan qu'Alexandre aurait voulu contempler à l'est du monde.

PTOLEMEE : L'Océan, Dinocrate, avec ses ondes furieuses qui montent à l'assaut des terres et qui ensuite se retirent comme si elles les fuyaient !

EUMENE : Commandée par Néarque, que tu connais et qui sera ici tout à l'heure, une flotte de huit cents navires avait descendu l'Indus. Ordre fut donné à cette flotte d'affronter l'Océan et de naviguer jusqu'aux rivages de la Perse ! Quant à nous, nous nous sommes enfoncés dans le désert de Gédrosie, nous y avons cheminé soixante jours dans un état d'épuisement indescriptible, et nos hommes, cuits par le soleil, y sont tombés par milliers. (A Ptolémée.) Comment avons-nous réussi à faire tout cela ?

PTOLEMEE : Je n'en sais rien. Avec Alexandre, tout est possible. D'ailleurs, l'essentiel est que nous soyons aujourd'hui à Babylone, comblés d'honneurs et de richesses.

DINOCRATE : Et déjà prêts à courir les risques d'aventures nouvelles ?

PTOLEMEE : Laisse-nous le temps de digérer notre félicité présente !

DINOCRATE : J'entends dire cependant autour de moi que de grands projets sont en discussion...

EUMENE (geste vague) : Oui, oui, on parle, on échafaude des projets, on fignote des plans... L'étrange, en tout cela, est le comportement du roi qui ne réussit pas à maîtriser je ne sais quelle fébrilité tracassière et bavarde... qui nous pousse, nous bouscule, nous harcèle et, tout soudain, nous plante là avec une incroyable indifférence à l'égard de ce qui, un instant plus tôt, l'excitait si fortement...

Un moment de silence.

PTOLEMEE (à Dinocrate) : Nous avons réussi, et tu nous en félicites ; mais toi aussi, ce me semble, tu as fait ton chemin.

DINOCRATE (avantageux) : Je ne cherche pas à le nier. Qu'étais-je avant qu'Alexandre ait jeté les yeux sur moi ? Un pauvre petit architecte de rien du tout... J'errais de ville en ville, à la recherche de commandes, la tête pleine d'idées, mais le ventre vide... J'étudiais Hippodamos, l'inventeur fameux des villes en damier, le constructeur de Rhodes et du Pirée, celui-là même dont Aristophane s'est indignement moqué... Vous connaissez le passage ?... "J'appliquerai une règle rectiligne et je prendrai si bien mes dimensions que je ferai un cercle carré. Et au centre, je mettrai la grand-place, où aboutiront de toutes parts des rues droites, pareilles aux rayons du soleil qui, lui, est rond..." N'est-ce pas idiot ? - Où en étais-je ?

EUMENE : Ne disais-tu pas que tu n'étais rien du tout ?

DINOCRATE : C'est cela... Je n'étais rien du tout. Et un jour, je rencontre Alexandre. Je lui parle, je lui expose mes idées, je l'intéresse. Voilà ma fortune faite : il me confie la construction d'Alexandrie d'Egypte.

PTOLEMEE (soudain attentif) : Parle-moi d'Alexandrie. Est-elle belle, la ville que tu construis ?

DINOCRATE : Miraculeusement belle. Tu connais le site, entre la mer et le lac où, sur le sable et les rochers, pour dessiner l'emplacement des murs et des artères, nous avons répandu une farine d'une si éclatante blancheur que les oiseaux du ciel venaient la picorer ! En face, l'île de Pharos qu'Homère a chantée et que je médite de rattacher à la terre par une digue... Eh bien ! Là, entre les cieux et les eaux, je bâtis la ville qui sera la plus grande et la plus belle du monde !

PTOLEMEE : L'Egypte me hante. Je n'ai jamais cessé de la convoiter. C'est une terre à la mesure d'un homme.

DINOCRATE : En Egypte, au bord de la mer, le soleil d'Afrique a des douceurs inexprimables ; l'air est vif, léger, piquant. Comprenez-vous l'ivresse de bâtir librement face aux houles de la grande plaine liquide ? D'est en ouest, de la porte du soleil à la porte de la lune, j'ai tracé une spacieuse avenue et je l'ai bordée d'édifices à colonnades : c'est moi qui détermine avec une minutie amoureuse l'exact emplacement de chaque temple et de chaque palais. Je choisis les marbres, je prescris les sections, j'impose les mesures, j'applique les nombres, et petit à petit la métropole surgit et se peuple. Il vient des gens de partout : de Grèce, de Rhodes, de Judée, de Carthage, de Sicile ! Chaque nation dispose de son quartier. Je veille à l'unité du tout et, en même temps, je respecte toutes les différences.

EUMENE : Tu es un homme heureux, Dinocrate.

DINOCRATE : Oui, je suis heureux. J'ai toute liberté de mener à son achèvement une oeuvre pour laquelle je suis né - une oeuvre, pour dire comme Ptolémée, qui est à ma mesure. Mais cela ne veut pas dire que je vois petit ! Je bâtis pour les siècles qui viennent une ville qui pourra contenir un million d'habitants. Et je déborde d'idées ! Ecoute-moi, Eumène : je veux construire, sur l'île de Pharos, une tour de quatre cents pieds de hauteur avec, à son sommet, une plate-forme où des feux, la nuit, illumineront la mer jusqu'à l'horizon !

EUMENE : Tu exagères.

DINOCRATE : Point du tout. Et je veux construire encore (mais il s'agit là, vous le savez, d'une idée d'Alexandre) un sanctuaire des Muses, une bibliothèque-école, quelque chose dans le genre du Lycée d'Aristote, mais en beaucoup plus grand, et qui serait ouvert à tous les savants du monde : grammairiens, géographes, astronomes, musiciens, historiens, ingénieurs, philosophes... Je vois des suites de salles vastes, aérées, ornées de collections, roches, coquilles marines, squelettes d'animaux ; et, parcourant paisiblement ces salles, des groupes studieux d'élèves écoutant des maîtres leur expliquer l'univers...

EUMENE : Il est dommage qu'Anaxarque ne soit pas parmi nous : il solliciterait l'honneur d'être le premier scolarque de ton musée. L'enthousiasme qui t'anime, Dinocrate, te rend sans doute insensible à la beauté de cette Babylone où nous nous trouvons.

DINOCRATE : Insensible ? Non... Pourquoi ? J'ai vu que cette ville est belle. Mais que te dire ? Il y manque la mer et le grand bruit qu'elle fait la nuit, sous les étoiles. Et puis...

EUMENE : Et puis ?

DINOCRATE : Cette ville est vieille, très vieille... Elle a été chaldéenne, puis assyrienne, puis perse... Tant de fois assiégée, prise, détruite, restaurée... On y respire comme un parfum de mort.

PTOLEMEE : Que dis-tu ?

DINOCRATE : Que la mort rôde dans cette ville.

EUMENE : Tu dis cela à cause du tombeau que tu y construis.

DINOCRATE : Ah ! oui ! Le tombeau ! Je te reproche d'avoir négligé, jusqu'à ce jour, d'en faire la visite. Tu n'as vu que de loin ses cinq étages ! Tu ne sais que par ouï-dire que le premier étage repose sur deux cents quarante poutres de navire ! Que le second étage...

EUMENE : Il suffit, Dinocrate. Je te promets d'aller voir tout cela de près pas plus tard que demain.

DINOCRATE : A merveille. (Eumène se lève.) Tu me chasses ? Tu n'as plus de temps à me consacrer ?

EUMENE : Tout a été dit, je crois ?

DINOCRATE : Une question me brûle les lèvres depuis que je suis à Babylone. J'ai toujours remis de te la poser, par superstition, j'imagine.

EUMENE : Pose ta question. J'y répondrai si je le puis.

DINOCRATE : Raconte-moi la mort d'Héphestion, à qui des honneurs quasi divins vont être rendus, et qui reposera dans ce tombeau auprès duquel celui du roi Mausole n'est qu'un simple caveau.

EUMENE : Héphestion ? Mais il est mort comme Anaxarque l'avait prédit : d'un poulet de trop qui lui est resté dans la gorge.

DINOCRATE : Voilà précisément ce que je ne comprends pas.

EUMENE : C'est pourtant très simple. Lors de notre dernier séjour à Echatane, il y a six mois, et tandis que se déroulent les jeux dionysiaques, voilà Héphestion qui tombe malade. Ce qu'il avait, je n'en sais rien... d'ailleurs, personne ne s'est alarmé.

PTOLEMEE : Personne. Pas même Alexandre !

EUMENE : Glaucos, le médecin, met Héphestion à la diète. Bon. Mais, tu le sais, je suppose, la diète est un régime qui donne faim. Héphestion eut faim.

PTOLEMEE : Et soif !

EUMENE : Que fit-il ? Profitant d'une absence de Glaucos qui passait presque tout son temps à son chevet, il se lève, se met en quête de nourriture, découvre une poularde rôtie et l'engloutit. Sur quoi, il expire incontinent.

PTOLEMEE : Et Glaucos, pour sa peine, fut crucifié.

DINOCRATE (après un temps) : Je croyais, moi, qu'Héphestion avait été empoisonné.

EUMENE : Empoisonné ? Quelle idée ! Et par qui ? Héphestion ne comptait que des amis.

DINOCRATE : Je m'étais fait cette idée.

EUMENE : Mais c'est une idée stupide, Dinocrate, et qui n'est venue à l'esprit d'aucun d'entre nous !

DINOCRATE (songeur) : Oui, à la réflexion, c'est une idée stupide, je le reconnais... mais Alexandre ?

EUMENE : Alexandre ?

DINOCRATE : Sa douleur a dû être immense, j'imagine ?

EUMENE : Elle a été frénétique, dans le genre de celle qui le ravagea après la mort de Clitos, quand, durant trois jours et trois nuits, il refusa de boire et de manger. Mais, cette fois, nous avons cru qu'il perdait la raison. Clitos mort, Héphestion était là pour le soutenir ; mais Héphestion mort, il n'y avait plus personne, il était seul. C'est même trop peu dire, car Héphestion était la moitié de lui-même. Conçois-tu cela ?

DINOCRATE : Fort bien. Alexandre n'est plus que la moitié d'Alexandre.

**EUMENE** : Le roi, cependant, s'est ressaisi. Quelques semaines plus tard, une rage d'agir s'est emparée de lui. Il avait été décidé que nous passerions l'hiver à Babylone. Nous quittons donc Ecbatane. Alexandre, comme étranger au monde, me laisse tout d'abord prendre la direction des opérations, répondant à peine lorsqu'on lui adresse la parole et semblant considérer les êtres et les choses de son entourage comme des apparences dénuées de réalité. Tout soudain, il s'éveille et, de la manière la plus roide, prononce la destitution d'Antipater et son remplacement par Cratère ; en même temps, il ordonne l'extermination d'un peuple obscur qui végétait dans les montagnes, au nord de Suse, et qui avait, je crois, manifesté de timides velléités d'indépendance. Et voilà Cratère expédié en Macédoine pour y devenir régent, Antipater invité à se présenter à Babylone pour y rendre ses comptes, et nous, passant au fil de l'épée quelques milliers de montagnards inoffensifs, en sacrifice aux mânes d'Héphestion !

**DINOCRATE** : Sur quel ton tu dis tout cela !

**EUMENE** (soudain presque agressif) : Sur quel ton, s'il te plaît ?

**DINOCRATE** (conciliant) : Là ! Là ! Eumène ! Il est bien entendu que je ne m'occupe ni de guerre ni de politique ! Je me contente de construire Alexandrie.

**EUMENE** : En quoi tu fais bien.

Entrent Néarque et Perdiccas.

S C E N E I I

EUMENE, PTOLEEMEE, DINOCRATE, NEARQUE, PERDICCAS

NEARQUE (jovial) : Si les dieux ne m'abusent, cet homme qui me regarde est Dinocrate ! Je te salue, grand architecte !

DINOCRATE : Si les dieux ne m'abusent, cet homme qui me salue est Néarque ! Je te salue, grand amiral de la flotte !

NEARQUE : J'ai accompli dans ma vie des choses extraordinaires, et je ne me laisse pas impressionner facilement. Eh bien, écoute : j'ai visité le tombeau d'Héphestion, mon cher Dinocrate, et j'ai été stupéfait. Comment t'y es-tu pris, dis-moi, pour bâtir cette merveille en si peu de temps ?

PERDICCAS : Dinocrate doit accorder que nous avons mis à sa disposition vingt mille soldats et une dizaine d'ingénieurs. Avec cela, on abat beaucoup de travail en peu de temps. Nous reconnaitrons, de notre côté, que Dinocrate a dirigé cette multitude d'hommes avec un art consommé.

DINOCRATE (épanoui) : Tu admires le tombeau d'Héphestion, Néarque ? Sache que cette oeuvre-là n'est rien à côté d'un certain projet auquel je songe, et qui ne saurait manquer d'intéresser le navigateur que tu es !

NEARQUE : Quel projet ? Aurais-tu l'intention de creuser un canal à grande section entre Babylone et Alexandrie d'Egypte ? Cela serait fort utile.

EUMENE : Soyons sérieux. Connais-tu le promontoire vertigineux de la Chalcidique, qui se dresse en face de l'île de Lemnos ?

NEARQUE : Le mont Athos ?

EUMENE : C'est cela. Il contiendrait aisément, n'est-ce pas, dix ou douze fois la grande pyramide d'Egypte ?

NEARQUE : Aisément.

EUMENE : Eh bien, notre ami Dinocrate se propose de tailler cette masse et de la changer en une statue colossale d'Alexandre !

Rires.

NEARQUE : Est-ce vrai, Dinocrate ?

DINOGRATE : Rien n'est plus vrai. Alexandre - je parle de la statue - apparaîtrait debout dans la mer, avec de l'eau jusque-là. (Il montre sa ceinture.) Sa main gauche porterait une ville de dix mille habitants, tandis que sa droite laisserait se déverser dans la mer un fleuve dont on aurait au préalable détourné le cours.

NEARQUE : Ah ! Ah ! Ah ! L'idée est excellente ! Et qu'en pense le Roi ?

EUMENE : Le projet lui a paru original et hardi et tout à fait digne de lui, mais il en a remis l'exécution à plus tard.

DINOGRATE : Rien ne presse. D'ailleurs, de la besogne, j'en ai par-dessus la tête. Adieu, portez-vous bien, je vous laisse à vos travaux.

Il sort.

SCENE III (1)

LES MEMES, moins DINOGRATE ; un OFFICIER DU PALAIS

PERDICCAS : Tu nous as convoqués. Nous voici. Qu'as-tu à nous dire ?

EUMENE : Le roi m'a prié de vous réunir. Il sera parmi nous d'un instant à l'autre. Non pas seul, mais accompagné de Valérius.

NEARQUE : Qui est Valérius ?

PTOLEMEE : L'ambassadeur à Babylone de la République romaine.

NEARQUE : Rome ?

EUMENE : Rome.

PERDICCAS : Au nord de l'Italie, je crois ?

-----  
(1) Le passage entre crochets peut être supprimé à la représentation.

Eumène déroule une carte et pointe son doigt. Les autres se penchent.

EUMENE : Ici, Rome.

PTOLEMEE (à Perdiccas) : Etat obscur, mais qui s'est déjà rendu redoutable à ses voisins.

EUMENE : Et qui, déjà, pratique une politique avec laquelle il faut compter. Rome est liée par un traité à Carthage.

Ils sont interrompus par l'entrée soudaine d'un officier du Palais. L'attitude de ce personnage exprime qu'il a une communication à faire à Eumène seul. Celui-ci se détache du groupe des Compagnons. L'officier lui parle à l'oreille. L'étonnement se peint sur le visage d'Eumène. Court colloque. Puis Eumène rejoint le groupe.

PERDICCAS : Quelque chose de grave ?

EUMENE : Quelque chose d'au moins surprenant. Cassandre vient d'arriver à Babylone.

Ils se regardent en silence.

PTOLEMEE : Cassandre ? Comment cela ?

EUMENE : Antipater traverse l'Asie à la tête de quinze mille recrues. Il est évident que ces conditions ne lui permettent pas de franchir quotidiennement de grandes distances. Que, par ailleurs, il cherche à tirer de cette circonstance le maximum d'avantages pour lui, voilà qui ne serait pas étonnant.

PERDICCAS : Que veux-tu dire ? Qu'Antipater fait en sorte d'arriver à Babylone le plus tard possible ?

EUMENE : Oui. Il est compréhensible que la perspective d'affronter Alexandre le glace d'effroi. Il sait que Babylone regorge de gens qui multiplient contre lui les accusations accablantes - les gens d'Olympias, d'autres encore. Depuis que la destitution d'Antipater a été rendue officielle, Olympias, qui régit la Macédoine en attendant que Cratère en prenne le gouvernement, met tout en oeuvre pour perdre définitivement son vieil ennemi.

PERDICCAS : Le malheureux ! Sa position n'a rien d'enviable ! Je comprends qu'il ait pris le parti d'envoyer son fils au-devant de lui, avec la délicate mission de désarmer Alexandre, si la chose est encore possible.

EUMENE : La chose n'est plus possible. Je présume que Cassandre sera mis en état d'arrestation et qu'il sera jugé en même temps que son père.

Silence.

PTOLEMEE : Cassandre va se présenter à nous incessamment, je suppose ?

EUMENE : Il a chevauché douze jours et douze nuits, mangeant et sommeillant à cheval, ne mettant pied à terre qu'aux relais pour changer de monture. Le pauvre diable est épuisé. En attendant les ordres qu'Alexandre jugera bon de lui donner, il prend un bain et se restaure. (Après un silence, et sur un autre ton.) Le roi reçoit une députation des États grecs qui acceptent désormais, comme vous l'avez appris, de lui rendre les honneurs divins. J'ai instruction de préparer l'entretien que nous aurons tout à l'heure avec lui. Commençons donc. (À Néarque.) Quelle suite as-tu donnée aux ordres du roi ?

NEARQUE : Pour rencontrer les désirs d'Alexandre qui sont, n'est-ce pas, d'assurer dans les prochaines années notre hégémonie sur l'Occident comme nous l'avons déjà établie sur l'Orient... Pourquoi souris-tu, Perdicas ?

PERDICCAS : Tu as des visions, mon cher. Je ne souris pas.

NEARQUE : Pour assurer cette hégémonie, nous devons partir de cette idée directrice que l'empire a deux capitales : Babylone à l'Est, Alexandrie d'Egypte à l'Ouest.

EUMENE : C'est bien ainsi qu'Alexandre voit les choses.

NEARQUE : Moi, je ne m'occupe que des questions navales ; de plus, je me désintéresse d'Alexandrie, qui est plutôt du ressort de Ptolémée.

PTOLEMEE : J'approuve hautement.

NEARQUE : À Babylone, je fais construire un arsenal gigantesque d'où sortira d'ici dix mois la flotte chargée de coloniser les côtes, depuis la Basse-Mésopotamie jusqu'aux bouches de l'Indus. Voilà tout ce que j'ai à dire, Eumène.

EUMENE : Attention ! L'échelle des comptoirs à créer entre l'Inde et la Chaldée n'est qu'une partie de ton programme, mon cher Néarque.

NEARQUE : Cette partie me suffit pour le moment.

EUMENE : Mais elle ne suffit pas à Alexandre. Les directives sont très précises : "Néarque est invité à faire de la mer persique une mer grecque ; en même temps, il est prié d'organiser une expédition autour de l'Afrique". Et cette expédition, dont tu prendras le commandement en temps opportun, fera route vers le sud en longeant les côtes d'Arabie, puis celle du pays des Têtes Noires, de manière à réapparaître à l'occident, du côté des colonnes d'Héraklès qui séparent l'Europe de l'Afrique.

NEARQUE (à mi-voix) : C'est de la folie.

[PTOLEMEE : Un carthaginois a tenté ce périple en sens inverse et, sous le roi Xerxès, un perso, du nom de Sataspès. (Il saisit un volume.) Ecoutez Hérodote : "Sataspès avait fait violence à une fille de Zopyre, fils de Mégabyze ; pour ce crime, il allait être empalé, sur l'ordre de Xerxès, quand sa mère, une soeur de Darius, obtint sa grâce sous la condition que Sataspès ferait le tour de l'Afrique." Ce navigateur franchit donc les Colonnes et fit voile pendant plusieurs mois. Je suppose (Hérodote ne le dit pas) que l'immensité de l'océan épouvanta l'équipage et que celui-ci se mutina. Toujours est-il que Sataspès fit demi tour et revint à la cour de Xerxès. En quoi il eut grand tort, car le roi le fit empaler, pour manquement à la discipline.

PERDICCAS : Tu seras empalé, Néarque.

Rires.

EUMENE : Ce Sataspès avait-il vu des choses intéressantes ?

PTOLEMEE : Hérodote ne nous renseigne guère. (Il lit.) "Au long des côtes les plus lointaines, Sataspès dit qu'il avait rencontré des hommes de petite taille, dont les vêtements étaient de feuilles de palmier, et que toutes les fois que le vaisseau touchait terre, ces hommes s'enfuyaient dans la montagne, abandonnant leurs villages..."

Ptolémée referme le volume. ]

PERDICCAS : Mon pauvre Néarque !

NEARQUE (avec emportement) : Le tour de l'Afrique, c'est de la folie. Je le dis avec toute l'amitié et tout le respect que je porte à Alexandre. Le roi s' imagine, comme Xerxès, que l'Afrique est une sorte de prolongement péninsulaire de la Libye et de l'Egypte, pas plus grand que le Péloponèse. Mais, moi, je sais que l'Afrique est un continent extraordinairement vaste, et si étrange qu'il arrive un moment, quand on descend vers le sud, où le ciel se renverse !

PTOLEMEE : Que veux-tu dire ?

NEARQUE : Nos étoiles disparaissent une à une ; d'autres prennent leur place, et le soleil lui-même ne sait plus ce qu'il fait : il se lève à l'ouest et se couche à l'est !

PERDICCAS : Mon pauvre Néarque !

NEARQUE : Il ne me plait pas d'aller me perdre aux antipodes avec ma flotte !

PERDICCAS (riant de bon coeur) : Comme je te comprends !

EUMENE (à Néarque) : Tu présenteras tes objections à Alexandre.  
(A Ptolémée.) A toi, une tâche à peine moins difficile est réservée.

PTOLEMEE : L'Egypte !

EUMENE : Oui, l'Egypte. On t'y envoie, mais on te demande de construire une route en bordure de la mer, depuis Alexandrie jusqu'aux frontières de l'Etat carthaginois.

PTOLEMEE : Cela aussi est de la folie. Mais enfin, soit ! Je construis la route. La voilà construite.

EUMENE : J'espère que tu l'as bien garnie de forteresses, d'entrepôts d'armes, de parcs à chevaux, de relais ?

PTOLEMEE : C'est fait. J'ai même prévu des maisons de filles, pour le délassement de mes soldats.

EUMENE : Le moment venu, on te donne l'ordre de prendre Carthage. Et tu prends Carthage, en veillant, cela va de soi, à ne pas détruire les installations portuaires.

PTOLEMEE : Ce n'est que cela ? Mais j'en aurai fini en huit jours !  
Moi, je vois les choses autrement : je longe les côtes d'Afrique ;  
pour mieux me saisir de Carthage, je débarque en Sicile ; j'en  
chasse les Carthaginois et je prends Syracuse. L'Italie est tou-  
te proche : je fais un saut jusque-là, j'annexe Rome et le pays  
des Celtes, je redescends par l'Ibérie, et me voilà à Carthage.  
J'ai même le temps d'aller à la rencontre de Néarque, avec dix  
vaisseaux d'apparat !

NEARQUE : Je te remercie vivement, Ptolémée.

PTOLEMEE : Je te recevrai à Carthage comme un dieu ! Mes gens te  
rendront les honneurs divins ! A propos, et Alexandre ?

EUMENE : Alexandre ?

PTOLEMEE : Oui, que fait-il pendant que je prends Carthage et que  
Néarque fait le tour de l'Afrique ?

Entre Jollas. Tous se lèvent.

S C E N E I V

EUMENE, PTOLEMEE, PERDICCAS, NEARQUE, JOLLAS,  
puis ALEXANDRE et VALERIUS

JOLLAS : Le Roi !

Vêtu à l'orientale sous le manteau de pourpre, coiffé du  
diadème, Alexandre apparaît. Il est accompagné de Valé-  
rius, vieillard mince et sec. Les Compagnons s'inclinent.  
Jollas dégrafe le manteau royal d'Alexandre, ôte son dia-  
dème et dépose ses attributs près du trône. Valérius  
examine les lieux avec une attention austère.

ALEXANDRE (à Valérius) : Dois-je te présenter mes Parents que voici,  
ou les connais-tu déjà ?

VALERIUS : Ces dignitaires sont de ta famille ?

ALEXANDRE (étonné) : Non, pourquoi ? Ah ! Je comprends ta méprise ! Je les appelle mes parents à cause de leur bravoure et de leur fidélité. Ils sont de mes intimes, mais non point de ma famille.

VALERIUS : Ai-je l'honneur de me trouver en présence de Macédoniens ?

ALEXANDRE : Eumène que voici est grec. Il dirige les secrétariats responsables de la correspondance, des Ephémérides et des actes officiels qui portent mon sceau.

Salutations cérémonieuses et froides.

ALEXANDRE : Néarque est crétois. Maître de la flotte, il a osé s'aventurer sur l'océan, depuis les bouches du fleuve Indus jusqu'en Perse, ce qu'aucun grec avant lui n'avait fait.

Même jeu.

ALEXANDRE : Ptolémée et Perdicas, eux, sont macédoniens.

Nouvelles salutations. Maintenant que les présentations sont finies, Perdicas, Ptolémée et Néarque prennent place d'un côté de la scène. Ils forment un groupe silencieux : ils écoutent et observent ; cependant, à l'occasion, l'un ou l'autre pourra se pencher vers son voisin pour lui parler bas à l'oreille. Eumène demeure près d'Alexandre.

VALERIUS : Combien je suis reconnaissant à la République que je représente de m'avoir donné l'occasion, en m'envoyant près de toi, roi Alexandre, de rencontrer tant de grands hommes en si peu de jours !

ALEXANDRE (distrain) : Parent, c'est là une appellation perse. Darius se reconnaissait quinze cents parents parmi les seigneurs de son entourage. Mais quinze cents parents, est-ce encore une élite ? Il est vrai qu'à Opis, tout récemment... Mais as-tu entendu dire ce qui s'est passé à Opis ?

VALERIUS : J'ignore ce qui s'y est passé.

ALEXANDRE : J'ai été contraint récemment moi, le roi, de mater un soulèvement de mes troupes macédoniennes.

VALERIUS : Tu m'étonnes.

ALEXANDRE : Qu'est-ce qui t'étonne ? Qu'une sédition ait éclaté ou que je me laisse aller à te le dire ?

VALERIUS : Les deux.

ALEXANDRE : Pourquoi te célerai-je un fait qui s'est passé au grand-jour ? Au contraire, je veux te conter cela. Nous revenions de l'Inde ; j'avais décidé de rassembler mes armées à Opis, sur le Tigre, au croisement des routes de Susa, d'Ecbatane, de Tyr et de Babylone. Je venais de combler mes soldats de richesse, en récompense de leurs actions glorieuses, mais la sagesse voulait que je licenciassse les plus vieux, les plus meurtris. J'annonce cette décision et, soudain, devant moi, la révolte éclate. Que voulaient-ils donc ces hommes qui, jusque-là, m'avaient adoré ? Que je les licencie tous ! Alors, le dieu de la fureur s'est emparé de moi. Sur le champ, j'ai fait mettre à mort les treize principaux meneurs et aux autres, je leur ai crié : "Vous voulez partir ? Eh bien, partez ! Partez tous ! Allez où bon vous semble ! Je ne vous connais plus !" Je sentais monter en moi la décision mortelle de prendre le commandement des troupes asiatiques et d'écraser ces ingrats, et je l'aurais fait, malgré l'amour que je leur porte, si... (Il n'achève pas.)

VALERIUS : L'émotion qui vient de s'emparer de toi me permet d'imaginer quel dûit être alors ton déchirement.

ALEXANDRE : Je tremblais de colère de haut en bas ! Là encore, ma providence fut Héphestion, Héphestion qui devait mourir à Ecbatane quelques semaines plus tard, et dont nous allons célébrer les funérailles solennelles, maintenant que l'oracle d'Ammon m'a fait savoir qu'il convenait de l'honorer comme un demi-dieu... Mais je m'égaro... tu n'as pas connu Héphestion... Tu ne sais pas dans quelle solitude je me trouve depuis qu'il est au ciel... Que voulais-je te dire, Valérius ? (Il réfléchit.) Oui, je sais. Je voulais te dire que mes Parents sont plus nombreux encore que ceux de Darius, puisque j'ai décrété, à Opis, que tout soldat macédonien est, par droit de naissance, mon Parent !

VALERIUS : Je ne comprends pas cela. Ne m'as-tu pas dit que tes soldats s'étaient mutinés ?

ALEXANDRE : Une armée rebelle, Valérius, est comme une femme en révolte qu'il faut fouailler pour qu'elle redevienne amoureuse et docile. J'ai donc invectivé mes soldats ; je leur ai crié : "Allez-vous en tous ! Je n'ai plus besoin de vous !" et je me suis enfermé dans mon palais deux jours et deux nuits durant. Alors, mes soldats firent retentir l'air de leurs lamentations. Moi, refusant de les écouter, je fis appeler les officiers perses et constituai des régiments asiatiques qui encerclèrent le

camp de mes Macédoniens. Et voici ce que je leur fis dire : "Evacuez le camp d'Opis ! Allez où bon vous semble ! Ou bien nommez-vous un chef et affrontez-moi les armes à la main !" Ce qu'il advint, mon cher Valérius, était prévisible : les troupes gémissaient, m'implorèrent. Il était temps d'abaïsser la main de rigueur que je tenais levée sur elles et d'élever la main de clémence pour leur faire grâce. D'ailleurs, le désespoir de mes soldats m'avait empli de pitié. Je me fis voir à eux. Ils m'acclamèrent. Un vieux capitaine, défiguré par ses blessures, le visage ruisselant de larmes, me dit : "Alexandre, ce qui nous fait souffrir, nous autres Macédoniens, c'est de constater que tu as nommé des Besses tes Parents, alors que tu n'as jamais accordé cet honneur à aucun d'entre nous !"

VALERIUS : Pourquoi n'avais-tu jamais fait cela ?

EUMENE : Pourquoi le roi aurait-il étendu aux Macédoniens une coutume orientale qui aurait pu leur déplaire, justement parce qu'elle est orientale ?

ALEXANDRE : Mais puisqu'ils voulaient maintenant être mes Parents, bien volontiers je leur accordai cette faveur ! Vois-tu, Valérius, leur révolte n'était que l'expression de leur dépit amoureux ! Je dis donc à mes Macédoniens : "Mais, tous, vous êtes mes Parents ! Et tous, vous avez droit au baiser du roi !"

Alexandre avise le groupe formé par Ptolémée, Perdicas, Néarque, qui se tiennent comme s'ils assistaient à une représentation. Il se campe devant eux.

ALEXANDRE : N'est-ce pas ainsi que les choses se sont passées à Opis ?

PERDICCAS : Ainsi. Pas autrement !

Alexandre revient sur ses pas. Eumène s'approche de lui.

ALEXANDRE : Qu'y a-t-il ?

EUMENE (à mi-voix) : Il faut que je te parle.

ALEXANDRE : Parle librement.

EUMENE : Mais ...

ALEXANDRE : Parle librement, te dis-je !

EUMENE : Cassandre est à Babylone.

ALEXANDRE : Ah ! (Il fixe Eumène intensément et se tourne brusquement vers Jollas.) Ton frère est à Babylone. Le savais-tu ?

JOLLAS : Non, mon seigneur. Je l'apprends à l'instant.

EUMENE : J'ai donné des ordres. Cassandre, gardé à vue, attend les tiens.

ALEXANDRE : Tout à l'heure ! Je ferai chercher Cassandre. (A Valérius.) Je te prie de m'excuser.

VALERIUS : Ne te soucie pas de moi si tu as quelque affaire urgente à régler. Je puis attendre.

ALEXANDRE : Non, non ! Cette affaire ne présente aucune urgence particulière, et ton temps est précieux.

VALERIUS : Comme il te plaira.

ALEXANDRE : Vaincre, vaincre, toujours vaincre ! Vaincre la Perse, et la voilà à mes pieds. Vaincre l'Inde, et la voilà soumise. Vaincre mes propres troupes, et les voilà qui rentrent dans l'obéissance ! Vaincre la solitude effrayante où je suis depuis la mort d'Héphestion ; et maintenant, vaincre Antipater ! - Valérius, je considère que ta nation est l'alliée naturelle de mon Empire. Je veux qu'on sache à Rome que je pense cela. Je veux aussi - ou plutôt, je souhaite - que nous nous entendions, toi et moi, sur les grandes lignes d'une ferme politique en Occident.

VALERIUS : En Occident ?

ALEXANDRE : Ici, à Babylone, à égale distance de l'Inde et de la Macédoine, je laisse à mon armée le temps de refaire ses forces. J'ai trente-trois ans, et n'ai encore réalisé que la moitié de mon oeuvre. (Il regarde Valérius bien en face.) Tu dois dire là-bas, à ceux qui gouvernent ton pays, toute la vérité sur Alexandre. L'empire du monde m'a été donné. Et, du Danube à l'Indus, j'ai fait la guerre comme personne ne l'a faite avant moi. Si j'entends guerroyer encore, c'est parce qu'il m'appartient d'instaurer le règne universel et, avec lui, la paix définitive entre les nations. En Afrique, je possède l'Egypte, mais il me faut toute l'Afrique. A cet effet, je dois m'assujettir Carthage et, au besoin la détruire. Que dis-tu ?

VALERIUS (froid) : Rien. Je t'écoute.

PTOLEMEE (de sa place, mais debout) : Mais moi, je voudrais parler.

ALEXANDRE : Qu'as-tu à dire ?

PTOLEMEE : Tu veux que j'assume la conduite de la guerre contre Carthage ?

ALEXANDRE : Tel est mon dessein.

PTOLEMEE : Je te demande de répondre à la question que voici : quelle part de gloire te réserves-tu dans l'ensemble des événements que tu prévois et où je joue, moi, le rôle que je viens de dire ?

ALEXANDRE : Que fera Alexandre ? Alexandre ne restera pas inactif, sache-le ! Sa réapparition en Macédoine est une nécessité. J'irai donc tout d'abord en Macédoine, pour confirmer Cratère dans les hautes charges que je lui confiees.

PTOLEMEE : Ensuite ?

ALEXANDRE : Ensuite, avec une jeune armée, je remonterai le Danube jusqu'à ses sources. Je veux maîtriser l'ensemble des nations celtes et les espaces occidentaux qu'elles occupent. Cela fait, et sans pénétrer en Italie, note-le bien, Valérius, je redescendrai vers le sud, Ptolémée, pour te rejoindre en Afrique !

PTOLEMEE : Crois-tu que tu feras tout cela ?

ALEXANDRE (violemment) : Et pourquoi ne le ferais-je pas ? Qui donc peut m'en empêcher, puisque Dieu est avec moi ? Serait-ce que tu as perdu le goût de la gloire ? Je te donne l'Egypte, mon général, refuserais-tu Carthage ?

PTOLEMEE : Valérius qui t'écoute se demande ce que tu réserves à Rome. (Il se rassoit.)

ALEXANDRE : A Rome, dans le cadre de l'empire universel, je donne toute l'Italie.

VALERIUS : Les Celtes sont un peuple dont il faut contenir la turbulence. Rome peut approuver le projet de porter la guerre chez ces gens-là. Mais, pour ce qui est de Carthage, nous avons un traité que j'ai signé moi-même, il y a vingt-cinq ans, du temps que j'étais consul.

ALEXANDRE : Qu'est-ce que Rome ?

VALERIUS : Présentement, nous dominons sur le Latium, mais nous sommes en guerre contre les Samnites ; et cette guerre qui doit te paraître minuscule, roi Alexandre, absorbe toutes nos forces.

Entre Mago, que personne ne remarque.

S C E N E V

LES MEMES, MAGO

ALEXANDRE : Je puis, si tu le veux, aider efficacement ta nation. Cinq mille fantassins, bien encadrés par des officiers macédoniens, embarquent pour l'Italie sur un signe de moi : je les mets à ta disposition. Je t'offre même Perdicas, pour peu que tu en fasses la demande.

Mago qui erre çà et là, tombe en arrêt devant le manteau de pourpre et le diadème d'Alexandre.

VALERIUS (il s'incline légèrement) : Par ma bouche, le Peuple et le Sénat de Rome te remercient des sentiments d'amitié que tu leur témoignes. Mais c'est un principe, chez nous, de régler nos propres affaires nous-mêmes. Cette Italie que tu nous offres, nous voulons, seuls, en faire la conquête.

ALEXANDRE : Voilà donc ta réponse ? Je déplore qu'elle me mette dans la nécessité de considérer Rome avec d'autres yeux.

VALERIUS : Comme une ennemie ?

ALEXANDRE : Oui, s'il le faut.

VALERIUS : Veux-tu donc, dans le même moment, faire la guerre à tous les peuples de la terre. Tu veux subjuguier les Celtes, assujettir Carthage... Veux-tu aussi annexer ta patrie à ton empire ?

ALEXANDRE : Ce qu'il faudra que je fasse, je le ferai. Souviens-toi cependant : si Rome devait changer d'avis...

VALERIUS : Rome ne changera pas d'avis. Permets-moi maintenant de me retirer. Je dirai chez nous toutes les splendeurs qu'il m'aura été donné de contempler ici. (Temps.) Nous sommes encore une nation fruste. Nous avons beaucoup à apprendre, mais nous avons le temps. Nous pensons que l'avenir est à nous. Nous pensons aussi qu'il faut se hâter, certes, mais lentement. Car seules résistent au temps les entreprises qui exigent du temps pour aboutir. C'est pourquoi nous faisons modestement les choses, les uns après les autres...

Mago, à l'insu de tous, a endossé le manteau royal et coiffé le diadème d'Alexandre. Il monte sur le trône, s'installe, pousse un cri strident. Chacun se retourne et contemple, pétrifié, le spectacle.

EUMENE : C'est Mago !

MAGO : Dionysos : tel est le nom que j'ai reçu à ma naissance. Et le dieu qui règne en Egypte m'a enjoint de ceindre la pourpre et de m'asseoir sur le trône du monde !

Eumène et Jollas s'élancent, se saisissent de Mago, qui n'oppose aucune résistance, lui ôtent le manteau et le diadème.

PERDICCAS : Un fou sur le trône du monde ! Et ce fou se nomme Dionysos ! Quelle horreur ! Quelle dérision !

PTOLEMEE : O Alexandre ! Les Mages t'avaient mis en garde : jamais tu n'aurais dû revenir à Babylone !

ALEXANDRE : J'aurais dû mourir en même temps qu'Héphestion. (Il considère Mago qu'Eumène vient de jeter à ses pieds.) Sais-tu l'immensité du crime que tu viens de commettre ? Et que ton action sacrilège mérite la mort ? Tu seras crucifié.

MAGO : Mon roi ! Mon roi ! Que se passe-t-il ? Lie pitié de ton petit chien ! C'est le dieu d'Egypte qui m'a ordonné de faire cela ! (Il saisit les genoux d'Alexandre et les couvre de baisers.) Ce n'est pas moi qu'il faut crucifier, mais Dionysos !

ALEXANDRE : Crucifier un dieu ! Pauvre dément ! (Alexandre, au pied de qui se tient toujours Mago tout tremblant, lève les yeux et regarde un à un ceux qui l'entourent en silence.) Lequel d'entre vous osera interpréter ce signe ? Personne ne répond ? Al-lons. Emmenez ce fou, et sortez ! Mais toi, Eumène, reste près de moi.

PTOLEMEE (il tient Mago par le bras) : Que devons-nous faire de lui ?

ALEXANDRE : Tout ce qu'il vous plaira. Mais sortez ! Sortez ! Et toi, Jollas, va me chercher ton frère.

Tous sortent, sauf Eumène.

S C E N E V I

ALEXANDRE, EUMENE

EUMENE : Hélas ! Je ne suis pas Héphestion !

ALEXANDRE : Non, tu n'es pas Héphestion, hélas !

EUMENE : Que puis-je, néanmoins, faire pour toi ?

ALEXANDRE : Rien. Me tenir compagnie, peut-être, en attendant Cassandre. Qui peut encore quelque chose pour moi, si les dieux me retirent leur soutien ? Or n'est-ce pas ce retrait de la protection divine qu'on me fait clairement comprendre aujourd'hui ?

EUMENE : Convient-il d'attacher à la folie de Mago la moindre importance ?

ALEXANDRE : Les dieux se plaisent à se servir des fous pour manifester leur volonté. Maintenant, je comprends clairement que le refus des Macédoniens de dépasser l'Hyphase avait la valeur d'un avertissement.

EUMENE : Mais si nous n'avons pas trouvé l'océan à l'est, là où le Gange achève son cours, nous l'avons trouvé au sud, à l'embouchure de l'Indus. Tu as donc, en Inde, réalisé entièrement tes projets.

ALEXANDRE : Ce qui compte en toute circonstance, c'est de faire exactement cela qu'on a décidé de faire. J'ai échoué en Inde, n'ayant pas atteint, comme je l'avais voulu, le lieu de l'océan où se lève le soleil. Déjà Dionysos s'éloignait de moi ! Ensuite, il y a eu la révolte d'Opis et la mort d'Héphestion.

EUMENE : Tu n'aurais pas dû revenir à Babylone, Ptolémée a dit vrai ! C'est une ville où rôde la mort. Cette députation de prêtres, aux portes de Babylone, il y a quelques semaines...

ALEXANDRE : J'avais donné l'ordre que le collège sacerdotal de Babylone reconstruisît le temple de Bel-Mardouk détruit par les Perses et, à cet effet, j'avais laissé ici une grande quantité d'or : les prêtres l'ont détournée à leur profit. Voilà pourquoi ils tentèrent de me dissuader d'entrer dans cette ville ! Mais laissons cela. Quelle importance, après tout ! Même prévaricateurs, ces prêtres disaient peut-être le vrai, et peut-être eussé-je mieux fait de les écouter... Parlons d'autre chose... Occupons-nous des funérailles d'Héphestion. Je les veux grandioses !

EUMENE : Dix mille boeufs et moutons seront sacrifiés, et l'armée, Grecs et Perses fraternellement réunis, sera conviée à un festin immense.

ALEXANDRE : L'oracle de Zeus-Ammon a dit qu'Héphestion était pour moi ce que le dieu Pan était à Dionysos.

EUMENE : As-tu songé qu'Héphestion mort, s'il n'est plus pour toi l'ami intime de tous les instants, du ciel où, maintenant, il resplendit de gloire, protège et guide du moins ton humanité ?

ALEXANDRE : Et toi, as-tu songé qu'Héphestion mort, du ciel de gloire où il se trouve, ne se consolant point d'être loin de moi, à chaque instant m'appelle ? Je suis Achille, il était Patrocle : Achille a-t-il longtemps survécu à Patrocle ?

EUMENE : Que dois-je conclure de tes propos désolés ?

ALEXANDRE : Rien. Tu donneras des ordres pour que trois mille hommes, postés sur les remparts de Babylone, entrechoquent en cadence leur bouclier d'airain en l'honneur d'Héphestion.

EUMENE : Tu seras obéi. Puis-je te poser une question ?

ALEXANDRE : Parle !

EUMENE : Tu avais désigné Héphestion pour être le régent de l'empire et le tuteur de ton fils Héraklès, dans le cas où il t'arriverait malheur. Maintenant qu'Héphestion n'est plus, qui désignes-tu à sa place ?

ALEXANDRE : Qui ? Héphestion était, parmi vous, le plus digne d'assurer la régence, le cas échéant. Mais après lui ? Qui ? Perdikkas ? Antigone ? Cratère ? Ptolémée ? Toi ? - Le malheur est que vous êtes des loups, des loups que l'ambition la plus sordide dévore... Oui ! Même toi, Eumène ! J'ai vécu jusqu'à ce jour porté par les ailes d'un rêve immense... Je

voulais faire l'unité de toute la terre habitée et réduire tous les peuples à l'universalité de l'humanisme grec... Mais qu'avez-vous compris, vous autres, à ce grand rêve ? Dans l'œuvre que j'ai accomplie, vous n'avez vu que les occasions offertes à votre rapacité. Vous êtes tous las d'obéir. Si je dois disparaître, c'est dans le sang que vous célébrerez mes funérailles ! O, que ne puis-je vivre vingt ans encore pour voir mon fils, devenu homme, achever l'œuvre que j'ai commencée !

Entrent Jollas et Cassandra, accompagnés par des soldats en armes qui se postent aux issues de la salle.

S C E N E V I I

ALEXANDRE, EUMENE, JOLLAS, CASSANDRE

Cassandra, avec une crainte qu'il s'efforce de dissimuler, s'approche d'Alexandre. Arrivé près de lui, il met un genou à terre.

CASSANDRE : Reçois mon salut, Alexandre, et celui de mon père et de la Macédoine entière.

ALEXANDRE : Où est ton père ? On m'a dit qu'il s'est donné du bon temps à Sardes !

CASSANDRE (il se relève et affecte une certaine désinvolture) : Oh ! Comment peux-tu croire ces ragots que l'on colporte avec malveillance pour dénigrer mon père ! Antipater conduit une troupe de quinze mille hommes. Avec cela, comment irait-il vite ?

ALEXANDRE : Tu accompagnais ton père. Pourquoi le devances-tu ? Pourquoi cette hâte, tout à coup ?

CASSANDRE : Nous avons appris que des langues perfides s'étaient faites nos accusatrices auprès de toi. Mon père craint ta colère. Je suis ici pour le justifier, s'il est besoin.

ALEXANDRE : Que prétends-tu donc ? Des hommes seraient venus de si loin pour accuser faussement ton père ? Des hommes à qui il n'aurait fait aucun tort ?

CASSANDRE : C'est précisément ce qui prouve leur calomnie : ils se sont éloignés des témoins susceptibles de les convaincre de leur duplicité.

ALEXANDRE : Voilà de ces sophismes à la manière d'Aristote, qui prouvent le pour et le contre ! Vous n'en serez pas moins punis, ton père et toi, si vous avez commis la moindre félonie. Mais si vous m'avez tous deux loyalement servi, qu'avez-vous à craindre ? Vous n'avez rien à craindre, votre roi est juste !

CASSANDRE : Nous savons que tu es juste, Alexandre, mais nous craignons l'effet, sur ton esprit, des fausses accusations que l'on a répandues contre nous.

ALEXANDRE : Ne suis-je donc plus capable de discerner le bon du mauvais, l'erreur de la vérité ?

CASSANDRE : Je ne dis pas cela. Je...

ALEXANDRE : Tais-toi ! Ne m'irrite pas davantage ! Ou, plutôt, réponds, réponds droitement à la question que voici : d'où vient qu'on vous accuse de conspirer contre moi ?

CASSANDRE : De conspirer !

ALEXANDRE : Oui, de conspirer !

CASSANDRE (avec l'accent de l'indignation) : Si noires que nous sachions que sont les calomnies dont nous sommes victimes, jamais ne nous a effleuré le soupçon que quelqu'un ait pu oser nous diffamer à ce point. Qu'il est donc bon que je me sois hâté de me présenter à toi !

ALEXANDRE (impatience et rude) : Je t'ai demandé : d'où vient qu'on vous accuse sans cesse ? Réponds droitement !

CASSANDRE : Il m'est extrêmement pénible d'aborder ce sujet ; je...

ALEXANDRE : Parle sans barguiner ! Je ne supporte pas les attitudes obliques !

CASSANDRE : Je désire te répondre droitement, Alexandre. Mais comme il s'agit de ta mère, j'éprouve de la gêne à te dire la vérité.

ALEXANDRE : Ah ! Il s'agit de ma mère ! C'est donc elle qui sou-  
doie des gens chargés de vous perdre dans mon esprit ?

CASSANDRE : En vérité, Roi, il en est ainsi.

ALEXANDRE : Dis-moi alors pourquoi ma mère s'acharne à vous perdre ?

CASSANDRE : Parce qu'elle hait mon père, et elle le hait parce qu'elle ne peut souffrir de devoir lui obéir.

Alexandre tourne le dos à Cassandre. Celui-ci jette avec inquiétude les yeux autour de lui et échange un regard avec Jollas.

ALEXANDRE (sur un ton presque doux) : Comment as-tu fait route ?

CASSANDRE : J'ai chevauché douze jours et douze nuits : je suis entré tout à l'heure à Babylone ; je me suis fait annoncer à Eumène ; je n'ai vu personne, dans ce palais, hormis les gardes dont on m'a aussitôt entouré.

ALEXANDRE : Tu dois être accablé de fatigue ?

CASSANDRE : Le souci de paraître dignement devant toi me soutient.

ALEXANDRE : Veux-tu boire ?

CASSANDRE : J'ai soif, en effet. Je te remercie.

ALEXANDRE (à Jollas) : Donne du vin. Je veux boire avec ton frère, à la macédonienne ! Et puis tu sortiras. Et toi aussi, Eumène. Je veux demeurer seul avec Cassandre.

Jollas apporte du vin et des coupes. Il sort avec Eumène.

S C E N E V I I I

ALEXANDRE, CASSANDRE

Alexandre emplit deux coupes et tend l'une d'elles à  
Cassandre.

ALEXANDRE : Bois à ma santé, je bois à la tienne. (Ils boivent.)  
Vois-tu, Cassandre, j'ai toujours beaucoup aimé ton père. J'ai  
combattu près de lui à Cheronnée, j'avais dix-huit ans.

CASSANDRE : Antipater n'a jamais cessé de t'aimer, Alexandre, de-  
puis ta plus tendre enfance. Je crois bien qu'il te préférait  
à moi ! J'étais jaloux !

ALEXANDRE : Tu étais une sorte de grand frère pour moi, Cassandre.  
Te souviens-tu que c'est à tes conseils que je dus de vaincre  
Bucéphale, mon bon cheval, mort bravement en Inde ? Quel âge  
as-tu donc maintenant ?

CASSANDRE : Quarante-huit ans.

ALEXANDRE : Quarante-huit ans ! Oui, tu es mon aîné de quinze ans.  
(Il réfléchit.) Alors ton père est âgé de soixante-quatorze ans  
déjà ! Au bord de la tombe, pour ainsi dire.

Alexandre s'est éloigné de Cassandre. Il revient soudain  
vers lui et, changeant progressivement de ton, devient ter-  
rible.

ALEXANDRE : Et c'est avec la fable d'un conflit d'autorité entre  
ton père et ma mère que tu as espéré m'endormir ? Mais pour quel  
simple d'esprit prends-tu donc ton roi ? Fais attention, Cas-  
sandre, je suis au courant de toutes vos intrigues !

CASSANDRE : Mais je suis ici justement...

ALEXANDRE : Sais-tu pourquoi tu es ici ? Pour te prosterner devant  
moi à la manière perse ! Allons ! Exécute-toi ! Prouve ta  
loyauté en te couchant devant moi !

CASSANDRE (dans un sursaut) : Lucun Macédonien né libre ne peut consentir à faire ce que tu ordonnes sur ce ton !

Alexandre s'élançe, empoigne Cassandre par les cheveux et le force à frapper le sol de son front.

ALEXANDRE : Là ! Tu vois que tu le fais !

CASSANDRE (se relevant lentement) : Oh ! Cela est indigne de toi !

ALEXANDRE : Je suis le maître !

CASSANDRE : Voilà comment tu traites un homme venu à toi avec la confiance d'un ambassadeur !

ALEXANDRE : Un ambassadeur, toi ! Ah ! Ah ! Ah ! Tu n'as pas le mot heureux, c'est le moins qu'on puisse dire ! Est-ce que par hasard ton père se croit déjà le roi de Macédoine ? Car c'est à cela qu'il aspire, maintenant : au trône de l'Europe ! Voilà des années que j'ai percé son double jeu ! Penses-tu, imbécile que tu es, que ce soit seulement pour complaire à ma mère que j'ai dépouillé ton père de ses pouvoirs ? Je sais tout depuis longtemps, te dis-je ! Mais il me fallait des preuves et ces preuves, maintenant, je les ai. Ces Macédoniens qui sont venus témoigner ici, c'est moi qui les avais dépêchés à Pella pour observer vos agissements, traîtres que vous êtes. Allons, qu'as-tu à répondre ?

CASSANDRE : Tu me terrorises, Alexandre, que puis-je répondre dans ces conditions ? Ton esprit est prévenu. Quoi que je dise, tu auras raison. Avec toute ma bonne foi, je ne puis qu'avoir tort.

ALEXANDRE : Regarde autour de toi : toutes les issues sont gardées. Ces soldats n'entendent pas le grec. Tu es à ma merci. Si je frappe sur ce gong, Ptolémée entre, chargé de veiller sur ma personne, et je te remets entre ses mains pour que tu sois mis à mort. As-tu bien compris la situation dans laquelle tu te trouves ? Assieds-toi maintenant, bois encore si tu veux, et écoute-moi.

Cassandre, dont la peur n'est pas feinte, s'assoit.

ALEXANDRE : Je m'étais emparé de Babylone, de Suse, de Persépolis, et de vingt villes encore, hier possessions du Grand Roi. Suivi de quelques seigneurs perses, parmi lesquels Bessus, satrape de Bactriane, et Nabarzanès, chef suprême des armées, Darius, troisième du nom, fuyait vers la mer Caspienne, du côté du pays montagneux des Parthes et des Hyrcaniens. Moi, qu'enivrait la promesse de l'imminente saisie de cette proie royale, j'étais à sa poursuite, à la tête de quelques milliers de cavaliers. Chez les Perses, c'était le désordre. Darius avait essuyé tant de revers qu'il ne se faisait plus obéir. Son plan, cependant, était de gagner la Bactriane, d'y lever des troupes fraîches et de m'affronter une dernière fois. Il comptait, à cet effet, s'appuyer sur Bessus. Mais celui-ci le jugeait disqualifié par ses défaites. Un soir, quelque part entre Ecbatane et les Portes Caspiennes, il mit Darius en demeure d'abdiquer. D'abdiquer ! Comprends-tu ce que cela signifie, Cassandre ?

CASSANDRE : Oui.

ALEXANDRE : Darius ne put se contenir. Il tire son poignard pour châtier Bessus, mais, d'un regard, il voit son propre isolement. Les seigneurs bactriens l'entourent et le dévisagent avec hostilité. Anéanti par le désespoir, Darius s'enferme dans sa tente. Dans le camp, il n'y a plus personne pour commander, les soldats sont divisés, Perses contre Bactriens. Alors Bessus décide d'exécuter le projet auquel depuis longtemps il songe. Il fait arrêter le roi par ses hommes qui le chargent de chaînes et le jettent dans un sordide chariot de paysan. Sais-tu ce que Bessus avait osé imaginer ?

CASSANDRE : Non.

ALEXANDRE : Me livrer Darius vivant pour s'assurer de ma complicité, puis prendre la tiare et traiter avec moi ! C'était mal me connaître. Lorsque, par ses émissaires, je connus son infâmie, la colère et l'indignation s'emparèrent de moi. Mon ennemi, désormais, n'était plus Darius, mais son indigne serviteur. Par une course insensée, j'entrepris alors de gagner Bessus de vitesse. J'appello à moi mes meilleurs cavaliers, et nous voilà chevauchant à fond de train, de nuit et de jour. Des transfuges perses, horrifiés par le crime de Bessus, m'indiquent des raccourcis. Enfin, j'atteins les troupes de Bessus. Celui-ci, devant la ruine de ses projets, fait poignarder Darius et fuit aussi vite qu'il le peut en direction de la lointaine Bactriane. Des éclaireurs me montrent le chariot où agonise Darius. Moi, couvert de sueur et de poussière, tremblant de fatigue et d'émotion, je m'approche, prends le Grand Roi dans mes bras, et recueille son dernier soupir. - Allons, Cassandre, lève la tête ! Pourquoi t'ai-je raconté cette histoire, crois-tu ?

CASSANDRE : Je ne sais pas.

ALEXANDRE : Je m'en vais te le dire. Darius mort misérablement, l'idée de capturer le scélérat qui l'avait trahi ne m'a plus quitté. C'est dans cet esprit que, trois mois plus tard, j'entrepris la conquête de la Bactriane. Mais Bessus avait des complices. Pour anéantir cette racaille, je fis un immense détour par le sud, de sorte que mon entrée à Bactres fut retardée de six mois. Mais mon triomphe fut parfait. Une cangue de bois autour du cou, Bessus me fut livré par ses propres officiers qui le trahirent comme lui-même avait trahi Darius ! Maintenant, Cassandre, écoute-moi bien ! Je fis fouetter l'infâme jusqu'à l'évanouissement, et cela par trois fois. Puis, je donnai l'ordre que, selon la coutume perse à l'égard des parricides, on lui sectionnât le nez et les oreilles. (Il touche le visage de Cassandre.) Enfin, j'envoyai le misérable à Ecbatane pour sa mise à mort. Et voici comment il mourut : il fut lié par les bras et par les jambes à deux arbres courbés l'un vers l'autre et maintenu par des cordes dans cette position. Puis, les cordes furent coupées, les arbres se redressèrent violemment, Bessus fut déchiré en deux et ses entrailles coulèrent au sol. (Silence.) Voilà comment j'ai châtié un barbare coupable d'avoir trahi son roi ; voilà aussi comment tu devrais être châtié, Cassandre, et ton père après toi.

CASSANDRE (aux pieds d'Alexandre) : Je te supplie, au nom de notre amitié de jadis, de me laisser la vie, ô mon roi !

ALEXANDRE : Debout, lâche ! Ton père, régent de Macédoine et stratège de l'Europe, m'a tout d'abord bien servi. A la tête d'une poignée d'hommes (mais tel est le prestige du nom macédonien), il sut intervenir efficacement partout où la situation l'exigeait, et notamment à Sparte. Je dois à la vérité de dire qu'il a toujours maintenu l'ordre dans les affaires grecques. Mais il y avait Olympias, ma mère, et elle avait juré sa perte !

CASSANDRE (qui reprend espoir) : Ah ! Tu le reconnais ! Tu le dis toi-même, Alexandre !

ALEXANDRE : Je le dis parce que c'est vrai. Ai-je jamais laissé comprendre que j'en doutais ?

CASSANDRE : C'est elle, elle seule, Alexandre, qui est à l'origine du malentendu qui nous oppose !

ALEXANDRE : Ma mère a tout fait pour vous perdre à mes yeux, et vous vous êtes jugé perdus, en effet, ton père et toi. Alors, vous avez prêté l'oreille à l'immense rumeur qui monte de l'empire, et vous avez cru que le moment vous permettait d'agir pour vous sauver. Quoi ! Ce fou d'Alexandre veut maintenant porter la guerre en Afrique ? Cet agité commence à fatiguer son monde, et les Grecs tout particulièrement ! Le mécontentement gronde, les chefs murmurent... Vous vous jugiez perdus devant moi, ton père et toi - alors que vous ne l'étiez pas encore, malheureux que vous êtes ! - et, dans votre peur et dans votre sottise, escomptant la complicité tacite du plus grand nombre, vous vous êtes arrêtés à ce parti extrême qui, pour le coup, vous perd et vous perd définitivement ! (Il s'approche de Cassandre et le regarde dans les yeux.) Tu es venu à Babylone pour me faire disparaître par le poison et tenter de saisir, au nom de ton père, l'héritage de mon fils ! (Avec fureur.) Mais réponds ! Réponds donc !

CASSANDRE (près de défaillir) : Si tu le crois, il faut... il faut qu'il en soit ainsi...

ALEXANDRE : Non ! Il en est ainsi ! Et maintenant que je t'ai confondu, j'appelle Ptolémée pour te remettre entre ses mains.

Il fait retentir le gong. Un moment se passe, Ptolémée paraît.

S C E N E I X

ALEXANDRE, CASSANDRE, PTOLEEMEE

PTOLEEMEE : Je suis à tes ordres.

ALEXANDRE : Que penses-tu, Ptolémée, de ces projets que j'invente et que je multiplie pour peupler ma parfaite solitude ? Que dis-tu de Carthage que tu dois détruire, de Rome qu'il faudra vaincre, des Celtes, des Scythes, des nègres, des hyperboréens ?

PTOLEEMEE : Alexandre ! Que t'arrive-t-il ?

ALEXANDRE : Tu n'oses pas répondre ! Ne crains rien, je n'insisterai pas. Car Héphestion n'est plus, Dionysos s'est éloigné et moi je mesure la vanité de toute oeuvre imparfaite. (Temps.) Ce Cassandre que voici, que je viens d'interroger, considère-le comme libre. Tu pourvoiras à ses besoins jusqu'à l'arrivée de son père. (A Cassandre.) Tout à l'heure, un fou est entré dans cette salle, et ce fou a pris place sur ce trône. Il m'a dit : "Ce n'est pas moi qu'il faut crucifier, mais Dionysos !" Eh bien, il est avantageux, peut-être, qu'un dieu meure pour le salut des hommes. - Maintenant, Cassandre, sors d'ici, sors avec Ptolémée, et ce que tu dois faire, fais-le vite !

Ptolémée et Cassandre sortent.

S C E N E X

ALEXANDRE, seul

Alexandre demeure un instant immobile et méditatif. Puis il se dirige vers le trône, revêt la pourpre, se coiffe du diadème, prend place sur le trône. Jeux de lumières intenses qui se concentrent sur lui tandis que le reste de la scène s'estompe dans l'obscurité. Une voix s'élève et tandis qu'elle parle, Alexandre, tête haute, garde une immobilité de statue.

LA VOIX : Ayant rendu à Héphestion les honneurs héroïques qui lui étaient dus, Alexandre, les jours suivants, s'acquitta avec ponctualité de ses devoirs de roi.

Le premier jour du sixième mois de la trente-troisième année de sa vie, il offrit un banquet en l'honneur de Néarque, son ami d'enfance ; et dans la soirée, une douleur violente le terrassa. Le deuxième jour, bien que fiévreux et souffrant, Alexandre but et se divertit avec ses Compagnons ; et le troisième jour se passa de la même manière.

Le quatrième jour, le roi se sentit mieux. Il se baigna et assista au sacrifice au lever du soleil.

Le cinquième jour, Alexandre reçut ses Compagnons et s'entretint avec eux de la grande expédition autour de l'Afrique.

Le sixième jour, le roi se sentit très mal, et le septième jour, il se baigna pour la dernière fois.

Le huitième jour, Alexandre délire ; quand il reprend conscience, il ajourne l'expédition autour de l'Afrique.

Le neuvième jour, le roi assiste pour la dernière fois au sacrifice du soleil levant.

Les dixième et onzième jours, le roi est consumé par la fièvre.

Le douzième jour, le bruit de sa mort se répand ; le palais retentit de clameurs de désolation ; Compagnons, officiers, soldats défilent un à un devant la couche où Alexandre agonise ; par un dernier et surhumain effort de volonté, le roi salue chacun d'un léger signe de la main.

Le jour suivant, Alexandre invite Perdicas à prendre possession de son anneau orné du sceau royal ; et, au coucher du soleil de ce treizième jour du sixième mois de la treizième année de son règne, Alexandre-le-Grand expire en prononçant le nom de son fils.

La voix s'éteint doucement en même temps que les lumières.

R I D E A U

Décembre 1967

Avril 1968